

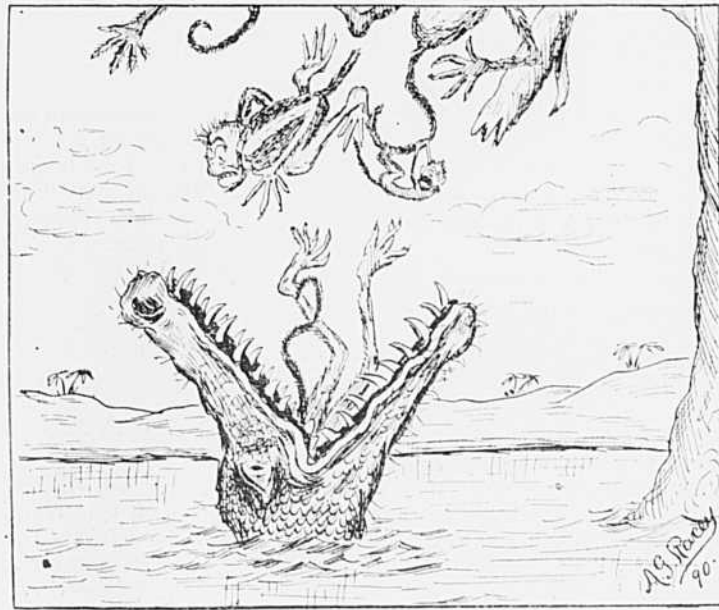
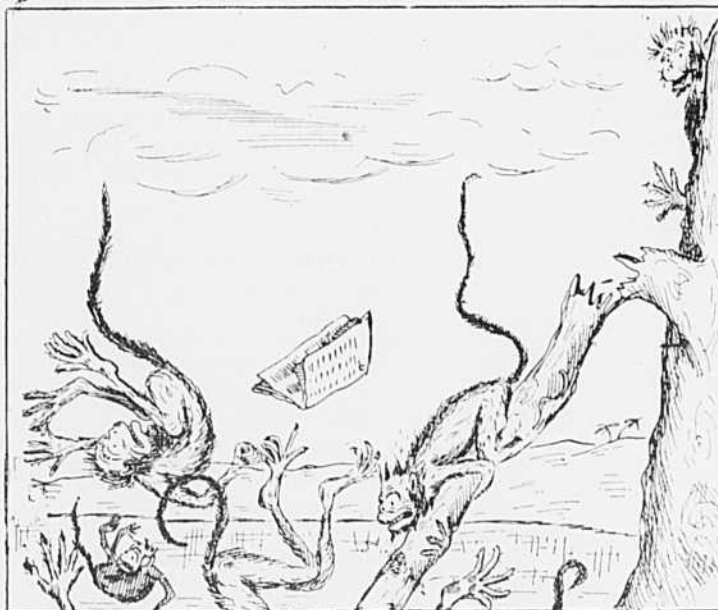
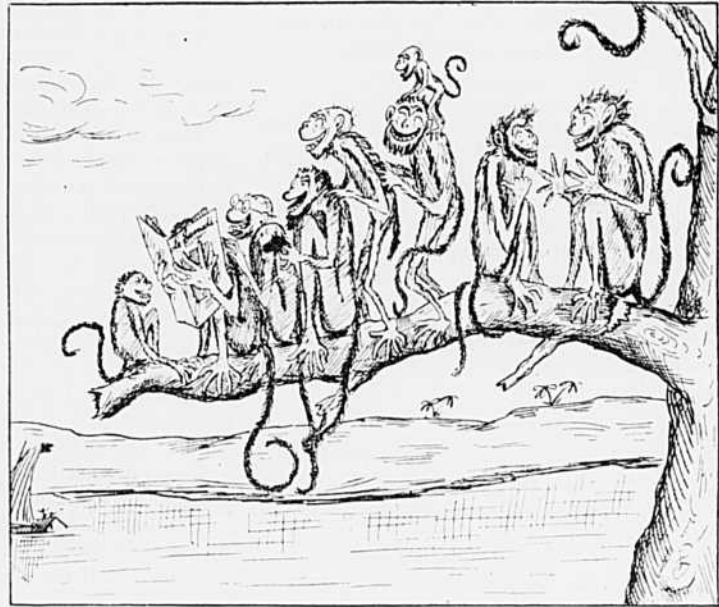
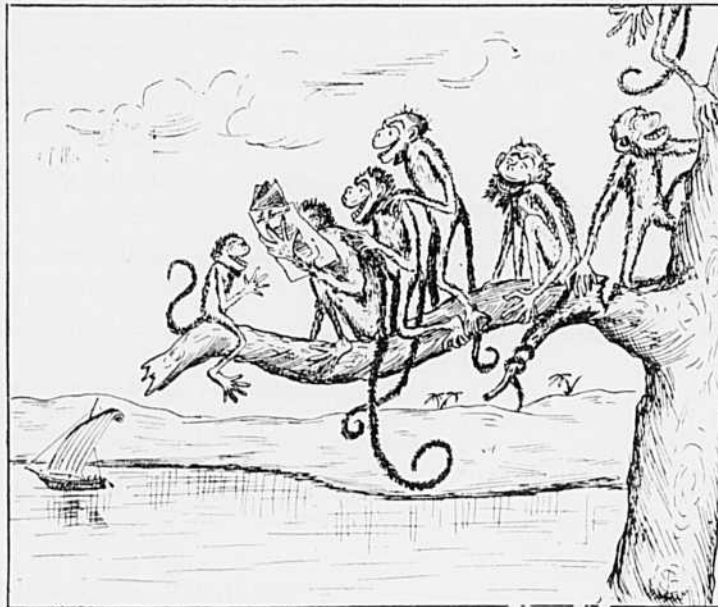
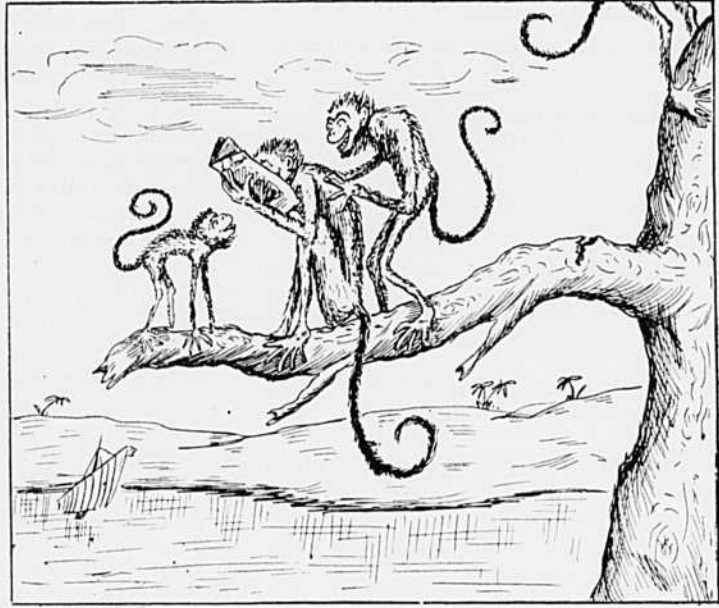
Le Samedi

VOL. I.—NO. 38.

MONTREAL, 1 MARS 1890

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE \$2.50

TROP DE MONDE POUR UNE SEULE COPIE



La catastrophe ci-dessus est authentique. C'est notre correspondant de Rio Janeiro qui nous a envoyé en sa qualité de témoin oculaire le croquis de cet accident unique dans les annales du journalisme. LE SAMEDI a quelque raison de s'enorgueillir.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.
REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT
Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.
Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 MARS 1890.

CHASSE-SPLEEN

Il n'est pas probable que l'épizootie atteigne la mule du pape.

Il faut être bon décorateur pour pouvoir peindre un enseigne de vaisseau.

Il n'est pas nécessaire d'être peintre sur porcelaine pour illustrer l'assiette de l'impôt.

Quant une femme vous hait, c'est qu'elle vous a aimé, ou qu'elle est sur le point de vous aimer.

Le médecin pratique sur ses propres patients, tandis que la musicienne pratique sur la patience des autres.

D'après certaines statistiques, on a constaté qu'il meurt plus d'hommes en temps de guerre qu'en temps de paix.

Malgré tous les perfectionnements de l'industrie européenne, on n'a pas pu trouver d'ouvriers capables de tisser nos nappes d'eau.

Quand vous vous faites couper les cheveux, pensez à Samson qui a été trahi par Dalila ; ça vous éloignera de la coupe de la volupté !

On a beau dire que le temps fuit, le chef d'orchestre le bat à plein bras sans se déranger de son siège.

Les lois de l'harmonie ne défendent pas aux membres d'un chœur orphéonique de porter des toilettes criardes.

La concentration des affaires peut être une excellente chose en principe ; mais en politique, vous ne direz pas que pour un pépiniériste, par exemple, ce ne sont pas les bronches qui paient.

Quand vous aurez une lettre de condoléance à écrire trouvez une autre formule que celle-ci : "C'est avec la plus profonde douleur que j'apprends que votre mari est au ciel."

Il faut également éviter de dire pour s'excuser : "Si j'avais été à la ville hier, c'est avec le plus grand plaisir que j'aurais assisté à l'enterrement de votre pauvre femme."

MOTS D'ENFANTS

Le visiteur (au petit garçon).—Ton père est-il à la maison ?

Petit garçon.—Non, monsieur. Il est allé au cimetière ce matin.

Le visiteur.—Quand reviendra-t-il ?

Petit garçon.—Jamais, monsieur. Il est parti pour y rester.

Madame Tristeface (au jeune Tom qui s'est emparé d'un pot de confitures).—Je te pardonne, car je suis sûr que tu as de la peine, je vois cela dans ta figure.

Tom.—Oui, maman, j'ai de la peine. Je pense au gros pot que je n'ai pas pu prendre.

La tante (montrant le catéchisme au jeune Fernand).—Dépêche-toi bien d'apprendre tes prières ; ensuite tu pourras aller à confesse.

Fernand.—Mes prières, je les sais bien ; mais je ne puis pas aller à confesse : je ne connais pas encore tous les péchés, moi ?

Le petit Tom revient de son premier jour d'école.

—Qu'as-tu appris, demande la mère ?

—Je n'ai rien appris, maman.

—Qu'as-tu fait, alors ?

—Je n'ai rien fait ! Une femme voulait savoir comment on épelait *chat*, et je le lui ai montré !

La mère.—Comment, Henri, tu as mangé tout le dessert sans en laisser à ton petit frère !

Henri.—Eh ! ben ! Qu'est-ce que ça fait ? Il m'en doit bien plus que cela, puisqu'il y a deux ans de plus que moi qu'il en mange.

Corinne, (à son petit frère qui ennuie le visiteur, M. Balandard, autant qu'elle-même).—Allons, va te coucher, maintenant.

Freddy.—Je n'irai pas me coucher avant que j'aie vu l'opération.

Corinne.—Quelle opération ?

Freddy.—Tu le sais bien ; c'est toi qui disais à maman que monsieur Balandard devait aboutir ce soir.

NATURE HUMAINE

Angelina.—Dis moi donc, qu'est-ce qui t'a poussé à dire à l'oncle Harpagon que tu gagnais \$3,000 par année. Tu sais bien que ton dur travail et mes petites économies suffisent à peine pour joindre les deux bouts ?

Edmond.—Ma chère, l'oncle Harpagon vaut un demi million, et s'il croit que nous n'en avons pas besoins, il nous donnera probablement tout son argent.

LA MARGE PROFESSIONNELLE

Un monsieur, (entrant chez son architecte).—J'ai \$5,000 à mettre sur une maison. Pouvez-vous me fournir des plans ?

L'architecte.—Certainement... Garçon, emporte-moi donc l'album des plans de \$5,000.

Le monsieur.—Nous ne nous comprenons pas : je vous ai dit que je n'ai que \$5,000 en tout à dépenser.

L'architecte.—Très bien. Garçon, emporte-moi l'album de \$3,500.

UN CENTENAIRE REMARQUABLE

1er voisin.—Dites-moi donc, qu'est-ce qui rend le docteur Quatregrains si gai ?

2ième voisin.—Il est à se fêter un petit centenaire à lui tout seul.

1er voisin.—Un centenaire ? Ça ne peut être ni de sa naissance, ni de son mariage. Je m'y perds.

2ième voisin.—Il vient d'enterrer son centième patient.

PAYS A PLAINDRE

Premier Pochard.—Est-ce vrai qu'en Irlande il n'y a ni serpent ni couleuvre ?

Deuxième Pochard.—Oui, j'y suis né.

Premier Pochard.—Mais alors quand vous avez le *delirium tremens* qu'est-ce que vous pouvez à la place ?

UN BON COMMENCEMENT

Le jeune Edouard, (qui vient de recevoir un refus de mariage pour la troisième fois).—Eh ! bien ! Je n'ai plus qu'une ressource, je me fais photographe.

Delle Odile.—Photographe ? Où avez-vous appris ce métier ?

Edouard.—C'est un talent naturel ; je réussis parfaitement les négatives.

ELLE N'AVAIT JAMAIS VU CELA

—Quel est cet homme, demanda la nouvelle cuisinière à la fille de chambre en montrant un portrait représentant un homme de 25 ans ?

—Ça, c'est le père de monsieur.

—Le père de monsieur ! Bonté divine, je n'ai jamais vu un père plus jeune que son garçon !

CONNAIT PAS ÇA

Voisin, (au domestique).—Est-ce le cas que votre maître vient de se marier et qu'il est partie dans sa lune de miel ?

Le domestique.—Pour être marié, c'est vrai. Mais c'est moi qui ai fait sa malle et il n'a certainement pas emporté de miel avec lui.

AVEC SA GOUVERNANTE

Un jeune élégant de Montréal, encore peu versé dans le français, raconte ses plaisirs à Ottawa.

—Et vous savez, dit-il, j'ai dansé avec ma gouvernante.

On se regarde, on hésite avant de rire, car enfin c'est assez compromettant une gouvernante pour un enfant de vingt ans.

Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'on a fini par comprendre qu'il s'agissait de la femme du Gouverneur.

AVEC SI, ON VA A PARIS

Monsieur Beaugalant poursuit une dame à qui il essaie vainement de parler. Enfin il se hasarde :

—Sans doute, madame, qu'il ne pleut pas, mais s'il eût plu, est-ce que j'aurais pu avec plaisir, vous offrir mon parapluie, si j'en avais eu un ?

QUAND IL EN RESTE UN DE BON

Charlie.—Comment diable peux-tu faire pour voir quelque chose avec ce monocle ?

George.—Mais mon cher, l'autre œil est très bon.

Deux jeunes gens à la mode, passant un jour à côté d'une certaine dame :

"Voilà, dit l'un, d'une voix assez haute, la plus belle personne que j'ai vue."

Alors la dame se retournant et le trouvant fort laid : "Je voudrais, monsieur, par reconnaissance, pouvoir en dire autant de vous."

—Eh ! madame, reprit-il, ne sauriez-vous pas mentir comme moi, une fois dans votre vie.

LES VIEUX PROVERBES

Argent presté ne se doit redemander.

D'abord presque rien ne peut irriter davantage votre emprunteur. Pour lui, vous êtes...

Au prester, Dieu ; au rendre, diable.

Appelé "Dieu sauveur" au moment où vous avez fait passer votre monnaie dans sa poche, vous devenez un vilain homme si vous parlez de remboursement. Vous vous brouillez ensuite... naturellement.

Quiconque preste or ou argent,
Deux choses il perd entièrement,
Savoir : l'ami et l'argent.

Ou s'il vient à bout de rentrer dans son bien, ce ne sera pas sans peine :

Qui preste non r'a ;
Qui r'a, non tost,
Qui tost, non tout.
Si tout, non gré.
Si gré, non tel.
Garde-toi donc de prester.

J'ai introduit dans ce vieux texte une ponctuation qui le rend moins obscur. Néanmoins, je crois devoir le traduire :

Qui fait un prêt, ne peut le ravoïr.
Qui peut le ravoïr, ne l'a pas têt ;
Qui l'a têt, ne reçoit pas tout ;
S'il a tout, on ne lui rend pas de bon gré ;
Si c'est de bon gré, on ne lui rend point
Son prêt dans le même état.

C'est un tableau assez vrai des ennuis qui attendent le prêteur assez mal élevé pour redemander son argent.

Le fruit est pour l'avocat

Que le client perde ou non, son avocat y gagne. C'est ainsi qu'à première vue on est porté à interpréter le proverbe. Mais le sens paraît plus agressif quand on considère l'ensemble qui suit. Il montre combien le rôle des avocats est changé. Jadis, c'étaient des hommes trop souvent incapables et malhonnêtes. Il fallut, au XIIIe siècle, leur interdire de s'appuyer sur des textes de lois imaginaires, et on ne leur imposa qu'en 1535 l'obligation d'être gradués en droit. La farce célèbre de *l'avocat Patelin* montre à quel degré leur sens moral pouvait descendre. Cependant des honoraires considérables les menaient promptement à la fortune. Cela était mal vu.

D'abord, on trouve étonnant qu'ils se fassent payer d'avance.

Argent comptant fait plaider avocat.

Avocat court au sacrement
Où l'on sonne or et argent.

Ce reproche, assez innocent, leur était déjà fait sous le règne de saint Louis.

Plains sont de convoitise avocat et notaire.
Tous avant veulent estre paiez de leur salaire.

On doit reconnaître qu'ils étaient absolument dans leur droit, car certains plaideurs n'aiment pas plus à payer que certains malades.

Même en payant, il paraît d'ailleurs qu'on ne les trouvait point d'accès facile :

Si les saints se faisoient autant prier que les avocats, personne n'aurait audience.

On les accusait de faire traîner les procès :

Longuement procéder
Est à l'avocat vendanger.

Il faut connaître les deux lignes qui précèdent pour comprendre celle qui suit :

La plume de l'avocat est son couteau de vendange.

En Allemagne, même grief : " L'avocat allonge le procès comme le bottier fait le cuir."

Il faut dire que leurs frais étaient considérables et qu'ils ne dédaignaient aucun petit moyen. Ainsi les avocats tenaient table ouverte dans l'intérêt de leur clientèle, et, bien entendu, à sa charge. Il fallut, au XIVe siècle, leur défendre de régaler les présidents et les conseillers.

Tout ce beau zèle enflait si bien leurs honoraires qu'une ordonnance royale de 1274 leur prescrivit de ne pas demander plus de trente livres (qui représentent aujourd'hui deux mille huit cents francs environ.) Il paraît qu'ils se moquèrent de l'ordonnance, puisqu'Henri III voulut les contraindre à écrire et signer leurs reçus (1579.)

Quand Sully reparla de l'ordonnance de 1579, les avocats se mirent en grève et ne reparurent qu'à la condition de taxer leurs clients comme ils l'entendraient. Leur triomphe en fit les heureux du siècle. On les déclara nés, je ne dis pas sous une heureuse étoile, mais sous toutes les heureuses étoiles ; on fit saluer leur naissance par de célestes aubades :

Quand l'avocat naist,
Tous les astres luy sont menestriers.

Quant à leurs clients, ils se regardaient d'avance comme livrés à tous les pillages juridiques :

Qui n'est avocat est en proye.

Estre en proye ou proie voulait dire être au pillage.

Aussi les infortunés épanchaient leur douleur en proverbes. Il en est de singulièrement expressifs comme celui-ci :

L'argent tremble quand il est à la porte d'un avocat.

On en voulait à ces textes de droit, toujours évoqués dans les plaidoyers. De là, trois proverbes : " Le Digeste digère tout. L'avocat qui apprend les loix apprend à jouer à la raphle. Justinian fait gens d'argent."

Justinian, c'est Justinien, le monarque byzantin qui eut, comme Napoléon, la gloire d'attacher son nom à un code. Le Digeste est encore une partie du code Justinien.

In utroque jure docteur
Est d'or et d'argent grand amasseur.

Ce qui n'est pas étonnant, puisque

L'avocat a tous les jours le premier jour de l'an.

C'est à qui lui apportera des étrennes, et lui fera des cadeaux.

Le vent n'entre jamais dans la maison d'un avocat.
L'argent en bouche les pertuis.

Car, grâce à l'acharnement des plaideurs, il a pu tôt avoir pignon sur rue,

Les maisons des avocats ne sont faites que de têtes de fols.

Les fols (ce qui voulait dire les *sots*), devraient cependant savoir que...

L'avocat ne plaide que pour la soupe.
L'avocat emporte et rastle (ratisse) tout.
Avocat s'injurient, et puis vont boire ensemble.

On redoutait les chicanes de leur voisinage :

Bon avocat mauvais voisin.

Et même leurs notes de frais.

De bon avocat, courte joye.

On reproche à l'avocat de ne point payer ce qu'il doit :

Loue maison à avocat,
Jamais louage (loyer) n'en auras.

Parce que son arsenal lui fournit toujours quelque échappatoire :

L'avocat ne doit que ce qu'il veut.

En revanche, il est toujours prêt à recevoir :

La marne ruynera plutôt la roche que l'avocat ne se lassera de prendre.

Et on allait jusqu'à déclarer qu'on pouvait le voler, à titre de représailles :

Il ne faut rien desrober que la bource d'un avocat.

...parce qu'il croit, de son côté, avoir perdu, tant qu'il n'a pas dérobé.

L'avocat, si ne desrobe, pert.

Il y eut cependant des exceptions. Le bienheureux Saint Yves, resté patron de l'ordre, avait un renom de probité ; ces trois vers d'un cantique en son honneur sont devenus fameux.

Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus et non latro.
Res stupenda populo !

" Saint Yves était breton, avocat et non larcon. Chose digne de stupéfier les populations !"

L'avocat fut enfin exposé à la jalousie des autres carrières libérales, de la médecine, par exemple, où la fortune s'acquerrait avec bien plus de peine.

L'avocat vendange, le médecin grappe.
L'avocat moissonne, le médecin glane.
Le médecin vise à l'écu, l'avocat le prend.

Du temps de saint Louis, on disait déjà :

On voit souvent peu de foi en ses avocats,
En avocat n'aiés fiancé.

Et plus tard Rabelais parlait d'un "estomach toujours ouvert comme la gibbessière d'un avocat."

Il n'est pas étonnant qu'on les ait voués d'avance à la damnation éternelle.

Si enfer n'est plein, jamais n'y aura d'avocat sauvé.

Un proverbe allemand dit de même :

Avocats et soldats sont camarades du diable.

Bref, dit Solon de Voges en ses *Adages* :

L'avocasserie est un cancer universel en une ville.

Je n'ai rien omis de cette suite injurieuse qui fera sourire le barreau moderne, devenu si populaire, si sympathique, si désintéressé.

THEATRE-ROYAL

Deux pièces d'un goût exquis se sont succédées cette semaine au Théâtre Royal : *The Old Oaken Bucket*, qui a attiré un bel auditoire tous les soirs et *The New Saved From The Storm*, qu'on a commencé à jouer jeudi et qui se jouera encore samedi, dans la soirée et la matinée.

Ces deux pièces ont remporté un succès marqué et ont été représentées toute la semaine devant un auditoire d'élite. Le Royal peut se féliciter d'avoir réussi à faire passer de belles soirées à la foule de spectateurs qui encombraient la salle à chaque séance.

Deux excellents drames seront joués la semaine prochaine. M. J. Dowling et S. Hasson, et leur excellente compagnie. Ces artistes sont déjà favorablement connus du public Montréalais et ne manqueront certainement pas d'attirer de grandes foules au Royal.

LE CŒUR TROP LARGE

(LA RAISON DU BILL PRÉSENTÉ A OTTAWA CONTRE LES MORMONS)



Le père de sept filles.—En vérité, c'est un plaisir pour moi de recevoir un aussi brave jeune homme que vous. Quelle est celle que vous désirez obtenir ?

Le prétendant, qui est mormon.—Je ne voudrais pour rien au monde séparer une aussi belle famille. Je les prends toutes.

LE DUELLISTE... DÉLICAT

LE COUP DE : VOUS Y ÊTES

C'est la contre-partie du coup précédent.

Un mardi gras vous êtes invités à dîner chez des amis et, le soir, pour amuser les enfants, on fait des crêpes.

Histoire de rire, et pour donner à chacun l'occasion de retourner la sienne, on les fait dans la cheminée du salon.

C'est comme un fait exprès : personne ne rate son coup, pas une crêpe n'est tombée dans les cendres.

Ça devient monotone. Vous, un vrai boute-en-train, vous cherchez quelque chose de drôle pour égayer la société.

Alors, lorsque votre tour arrive, au lieu de retourner votre crêpe en l'air comme le vulgaire, vous la flanquez en plein sur la figure de la belle-mère de monsieur.

Vous croyez qu'on va rire, pas du tout.

Comme il y a un héritage à faire — héritage que vous ignorez — le gendre fait son malin, afin de flatter la vieille dame, il vous dit des choses inouïes, il vous blâme publiquement.

Vous ne pouvez pas endurer ça, vous lui essuyez le dessous de la poêle sur son gilet clair, et vous vous retirez en lui disant : A vos ordres, manant !

L'affaire se passe comme la précédente, à cette différence qu'au lieu de dire : *j'y suis*, vous vous écriez : *vous y êtes*.

Un de vos témoins, homme de précautions, se jette sur votre adversaire, comme pour soutenir un moribond, et pendant qu'il lui attrape le bras par derrière afin de l'empêcher de bouger, vous lui passez votre lame fidèle au travers du corps.

Si ce témoin n'est pas la discrétion même, vous profitez de l'occasion pour l'embrocher avec votre adversaire, afin de le réduire au silence, et pour punir sa canaillerie.

Bienfait ce coup ne peut que faire l'admiration de la haute société.

L'honneur gonflé d'une satisfaction légitime, prend immédiatement l'aspect fier d'un omnibus complet.

LE COUP DE LA COTELETTE

Ce coup exige malheureusement beaucoup d'adresse de la part de vos témoins, on fera bien de ne s'en servir que le plus rarement possible ;

il est difficile à exécuter, comme toutes choses vraiment artistiques du reste.

Vous montez en wagon, les voyageurs sont nombreux, il n'y a plus qu'une place, et le monsieur qui l'encombre avec son chapeau n'a pas l'air de remarquer votre entrée.

Vous, vous n'osez lui dire : retirez donc votre *tuyau*, c'est mal élevé. Vous asseoir dessus, vous n'y songez seulement pas, mais afin de ne déranger personne, et pour vous asseoir comme tout le monde, vous attrapez le chapeau, et vous le jetez par la fenêtre.

Au lieu de vous demander pardon de vous avoir donné cette peine, l'autre goujat se plaint, ses paroles sont amères, vous croyez même y remarquer un parti pris de vous être désagréable.

Alors vous ne faites ni une ni deux, vous sautez dessus, et vous vous mouchez dans le pan de sa redingote.

Inutile de dire que c'est une affaire qui ne saurait rater.

Pour l'exécution de la botte remarquable qui nous occupe, il est de toute nécessité que vous ayez un chien.

Faites-le jeûner ; le jour du combat, que madame votre épouse promène cette pauvre bête solidement muselée, pour qu'elle ne puisse rien manger de nuisible en route. Que cette promenade soit à deux pas du rendez-vous. Au moment de choisir les armes, un témoin habile suspendra avec art, au fond du pantalon de votre adversaire, une petite côtelette dans le vingt et vingt-cinq centins. Quand vous tomberez en garde, madame qui aura suivi la scène, lâchera alors le chien démuselé et se jettera évidemment sur la côtelette que le monsieur balancera sans le savoir.

L'adversaire surpris, vous offrira naturellement le flanc, et vous, que tout ça ne regarde pas, vous le traversez comme il convient.

L'honneur sera tellement satisfait qu'il s'en dévissera le nez.

ATHOS.

(A suivre.)

LE BOULEAU

Le cœur rempli de mon Omphale
Je m'arrêtai le long de l'eau
Et gravai son initiale
Sur une écorce de bouleau.

Point de beauté ne vaut la sienne,
Point d'yeux aussi noirs que ses yeux,
Elle a des mains de patricienne,
Ses petits pieds sont encor mieux.

Et quoique de toute ma force
J'eusse tenu mon fer serré
Afin d'incruster sur l'écorce
Son nom mille fois adoré,

Pourtant sous l'effort de ma lame
Il s'est marqué bien moins profond
Qu'il ne l'est au fond de mon âme
Et dans mon cœur et dans mon front.

Après du sien j'ai voulu mettre
Mon nom aussi sur le bouleau ;
Hélas ! à la première lettre,
Hélas ! j'ai cassé mon couteau.

LA QUESTION DU JOUR

Un étranger, assez simplement vêtu, s'adressant à un individu encore plus simplement vêtu :

—Monsieur, pourriez-vous m'indiquer un restaurant à vingt-cinq sous, où je pourrais faire un bon dîner ?

—Oui, monsieur ; allez rue St Jacques, au coin de telle rue.

—Merci, monsieur ; maintenant, pourriez-vous m'indiquer où je pourrais trouver les vingt-cinq sous ?

MAL COMPRIS LE MOT DE PASSE



I

Voyageur de la banlieue, (qui est un abonné du chemin de fer, au conducteur) :—Commutation.

Le conducteur.—Parfait ! Vous êtes bien ce matin. (A *Courtsachance*, un *tramp*).—Votre billet, monsieur.

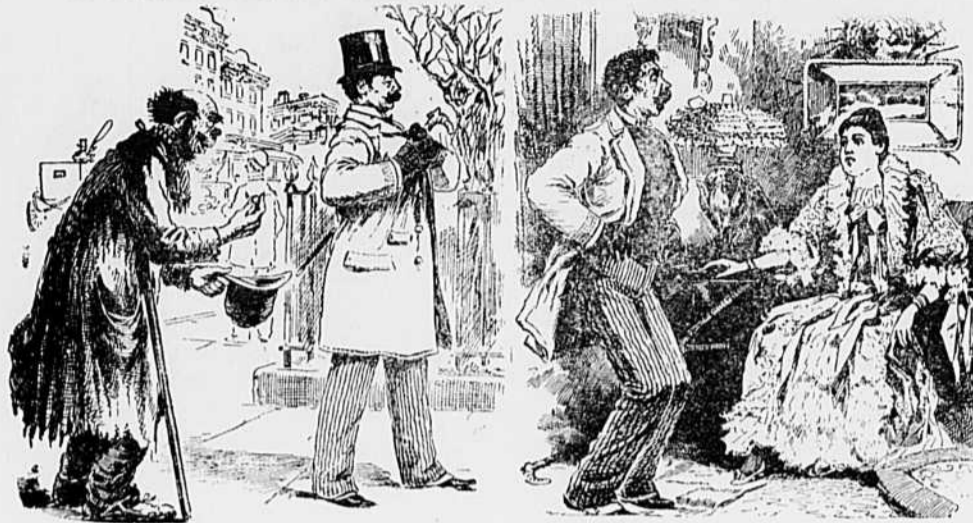
Le tramp, (croyant qu'un mot de passe suffit).—Comprostation.



II

Le tramp, (expulsé à la gare suivante).—Cré nom de garce ! Si je pouvais l'apprendre comme il faut ce mot là ! Que je me promènerais !

UNE FAUTE D'IMPRESSION



I

II

*Phelin, (le tramp).—*Oh ! seigneur petit Jésus de mon âme ! J'avais vu d'avance dans vos beaux yeux bleus que vous étiez un monsieur. Le bon Dieu vous bénira jusqu'à la fin du monde.

*M. Sceptique, (rentrant en riant).—*Je viens de rencontrer un quéteur qui m'a fait le plus beau boniment que je n'aie jamais reçu.

*Madame Sceptique.—*Tant mieux ! C'est qu'on t'apprécie. Pendant que j'y pense, as-tu porté mon vingt piastres d'or chez le bijoutier pour le faire monter en médaillon ?

*M. Sceptique.—*Ah ! mille millions de tonnerre ! Je comprends ; c'est cela que j'ai donné à l'animal.

LUI EN TOUS POINTS



*Photographe.—*Votre fils s'est fait photographe : voici.

*Le père.—*Bien ! bien ! c'est lui ! oui, c'est lui.

*Photographe.—*Il m'a dit de vous envoyer le compte.

*Le père.—*C'est tout à fait lui.

CHACUN EST FIER DE SOI

Une limace mit cent ans pour traverser un pont de pierre de plusieurs arches. Lorsqu'elle fut au bout, la dernière arche s'éroula. " Ce que c'est que d'être habile, dit-elle, en se retournant : Un peu moins de vitesse, et je périssais dans les décombres..."

ECHECS

Sur un grand jeu d'échecs pour les marches savantes,
Si l'on veut en jouant des personnes vivantes,
Se mette qui voudra pion, cavalier ou roi,
Ces postes ne sont faits ni pour vous ni pour moi.
Nos rôles à tous deux sont choisis ; dans l'arène,
Je servirai de fou, vous servirez de reine.

LE ROI DES BÊTES

McGinty et sa meilleure moitié se boudent après une scène domestique, pendant que Bob, feint de sommeiller.

Maman, dit-il, quand le calme revient, quel est le roi des bêtes ?

La pauvre femme regarde tristement son époux et répond :

—L'homme, mon cher.

UN OISEAU SAVANT

—Comment, dix piastres pour ce perroquet ? mais c'est ridicule !

—Veuillez observer, monsieur, qu'il parle deux langues.

—Lesquelles ?

—Mais...le français et...sa langue naturelle.

UN PEU CHANGÉ

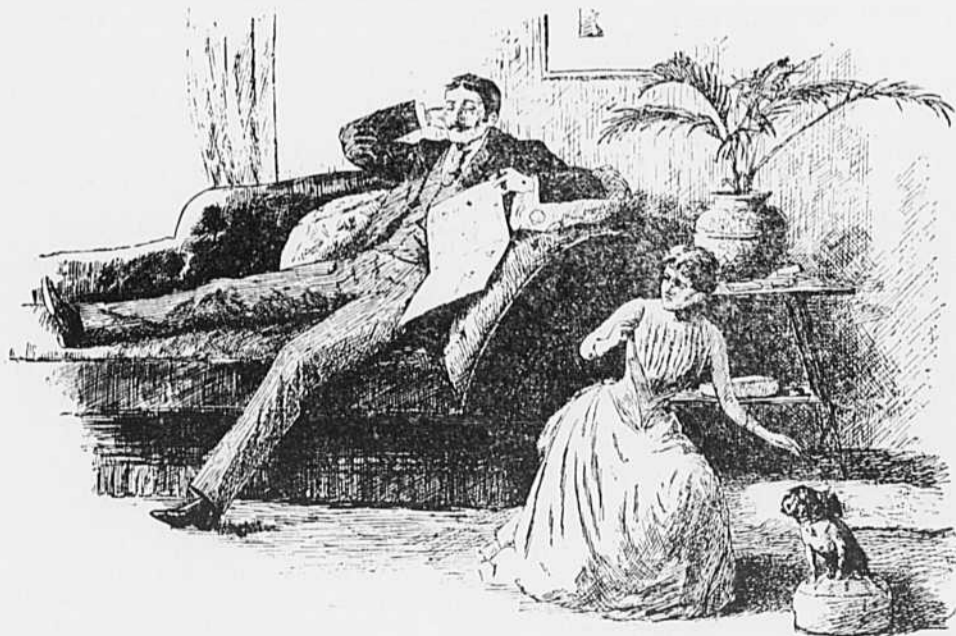
*Madame Vieuxtemps, (faisant l'inspection de sa charmante figure dans son miroir).—*N'est-ce pas, qu'après cinquante ans de mariage je parais encore fraîche et jeune ?

*M. Vieuxtemps.—*Oui ; il n'y a qu'un petit changement perceptible : Tu avais les dents blanches et les cheveux noirs ; maintenant c'est le contraire.

UNE ENSEIGNE DE RESTAURANT

Si c'est de l'argent comptant qu'on apporte, Bien. C'est pour entrer qu'est faite la porte. Mais si vous voulez du crédit, la porte Est uniquement faite pour qu'on sorte.

LES GRANDES DOULEURS DE LA VIE



*Elle.—*Vois donc comme ce pauvre Fido se plaint ! Qu'est-ce qu'il a donc ?

*Lui.—*Probablement qu'il ne peut pas se faire poser ses boutons de chemises.

MONSIEUR ET MADAME DENIS



Voulez-vous voir comme ils étaient il y a vingt-cinq ans ? Retournez LE SAMEDI sens dessus dessous.

LES MALADES PAYANTS



Dr Pillule, fils.—J'ai visité madame Languisante, ce matin ; mais il ne peut pas m'entrer dans la tête qu'elle soit malade.

Dr Pillule, père.—Pour l'amour de Dieu, mon enfant, tu ne lui as pas dit ?

Dr Pillule, fils.—Non, heureusement.

Dr Pillule, père.—C'est que vois-tu, un malade en santé, ça dure longtemps mon fils.

PINCÉE DE CONSEILS

REMÈDE CONTRE LES CROUTES DE LAIT

Cette maladie commune chez les petits enfants et que les nourrices ont le tort de considérer comme un travail utile de la nature est heureusement combattue par le remède suivant :

On fait macérer pendant la nuit une poignée de pensée sauvage sèche dans de l'eau chaude. Le matin on fait bouillir et l'on coupe avec le quart de cette quantité de lait sucré. Administrer à jeun pendant deux ou trois semaines.

CONVULSIONS DES ENFANTS

Voici un moyen que l'on fera bien de ne pas employer sans consulter son médecin, mais que nous avons toujours vu réussir, surtout comme traitement préventif.

D'abord et avant tout, avoir soin que l'enfant habite une pièce aérée, soit promené fréquemment et prenne chaque jour un bain.

Ensuite on confectionne de petites manches en flanelle, à la taille de l'enfant et ne descendant pas au-dessous du coude. Elles sont maintenues ensemble au moyen d'un ruban de fil assez large qui passe devant la poitrine. La flanelle doit être neuve.

On trempe ces petites manches dans de l'eau aussi chaude qu'on peut la supporter, on les presse rapidement pour en faire sortir l'eau et on les plonge encore chaudes dans une soucoupe où l'on a mélangé la moitié d'un jus de citron et quelques gouttes de laudanum de Sydenham ; la quantité de laudanum sera indiquée par le médecin, suivant l'âge de l'enfant.

RECETTE POUR EMPECHER LES ENFANTS DE SE RONGER LES ONGLES

Faites une forte décoction de coloquinte (*cucumis colocynthis*) dans laquelle, après lui avoir lavé les mains, vous tremperez l'extrémité des doigts de l'enfant. Il est bon que le liquide soit au moins tiède. L'amertume de cette décoction déshabitue l'enfant de se mettre ses doigts dans sa bouche.

BLANCHISSAGE ÉCONOMIQUE

Procédé expéditif qui peut rendre de grands services à beaucoup de familles.

On fait dissoudre sur le feu 2 livres de savon dans une quantité d'eau suffisante pour obtenir une sorte de bouillie qui est versée dans un cuvier contenant 8 à 10 gallons d'eau ; on y ajoute une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine et deux cuillerées d'ammoniaque liquide

(alcali volatil), puis on fouette le tout avec un petit balai.

Le linge à laver est introduit dans cette lessive ; on l'y laisse macérer pendant deux ou trois heures, suivant l'état du linge.

Après la macération, on savonne le linge dans les conditions habituelles, en le frottant entre les mains ; on le rince à l'eau tiède ; et on le passe au bleu.

L'eau de lessive peut être conservée pour être réchauffée et servir une seconde fois ; dans ce cas, il faut avant, d'y mettre le linge, y ajouter une demi-cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque, et fouetter de nouveau pour bien opérer le mélange.

Ce mode de blanchissage, on le voit par sa simple exposition, est très peu coûteux ; en outre, en même temps qu'il rend le linge parfaitement blanc, il dispense d'employer la brosse ou planche, dont l'usage est si destructeur.

NETTOYAGE DES LAMPES ET DES BIDONS A PÉTROLE

On prépare, avec de la chaux éteinte et de l'eau, un lait de chaux léger, avec lequel on lave le vase ou la lampe que l'on veut nettoyer ou que l'on destine à un autre usage. Le lait de chaux forme, avec le pétrole, une émulsion une sorte de savon, et le vase est débarrassé de la plus grande partie du pétrole restant.

Si l'on veut obtenir une netteté absolue et faire disparaître les dernières traces d'odeur, on fait un second lavage avec un lait de chaux mélangé d'une petite quantité de chlorure de chaux.

En opérant à chaud, le nettoyage est plus rapide.

ARGENTURE DES MIROIRS

Un fabricant français, M. Bory, a fait breveter un nouveau procédé pour l'argenture des miroirs ; il est d'une grande simplicité et donne d'excellents résultats. Voici en ce qu'il consiste :

La feuille de verre à étamer est nettoyée avec soin et placée sur une table parfaitement horizontale dont la température doit rester 75° et 85° C. Pour argenter une glace de trois pouces carrés, on prend deux solutions :

L'une se compose de $\frac{1}{2}$ once de tartrate double de soude et de potasse dissous dans un cinquième de gallon d'eau distillée, l'autre de $\frac{1}{2}$ once de nitrate d'argent dissous dans 45 grains d'ammoniaque pure, dilués ensuite dans un cinquième de gallon d'eau. Les deux liquides sont alors bien mélangés et versés par couches successives et bien égales sur la glace. En 30 ou 40 minutes l'argent est précipité sous sa forme métallique et adhère parfaitement au verre ; il ne reste plus qu'à débarrasser celui-ci du liquide

BIEN VENGE



Bob.—Tu n'as pas l'air à ton aise, Fred. Qu'as-tu donc ?

Fred.—Pour être franc, je te dirai que je ne puis supporter la fumée de ton cigare.

Bob.—Mais c'est toi qui me l'as donné.

Fred.—Je le sais ; mais je ne pensais pas que tu le fumerais tout de suite.

MAISON DE PENSION MODELE



Jones.—Comment sont les œufs ce matin ?

Brown.—Ils sont d'une galanterie ravissante.

Jones.—Galanterie ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

Brown.—Je viens d'en ouvrir un qui renfermait un poulet.

inutile, le rincer légèrement avec de l'eau pure, et le dresser contre un appui pour le laisser sécher ; une couche de vernis appliquée au pinceau protège ensuite l'étamage contre les chocs et l'action de l'air.

DISSOLVANT DE LA ROUILLE

Il est souvent très difficile, et parfois impossible, d'enlever la rouille qui recouvre certains objets de fer. Le nettoyage des pièces les plus chargées s'obtient avec la plus grande facilité par leur immersion dans une solution à peu près saturée de chlorure d'étain : la durée de leur séjour dans le bain est en raison de l'épaisseur de la couche d'oxyde ; en général, il suffit de 12 à 24 heures. La solution ne doit pas contenir un grand excès d'acide, si-non le fer lui-même est attaqué.

Au sortir du bain, les objets sont rincés à l'eau d'abord, puis à l'ammoniaque, et rapidement séchés. Les pièces ainsi traitées ont l'apparence de l'argent mat ; un simple polissage leur rend l'aspect normal.

Ce procédé est susceptible de nombreuses applications et destiné à rendre de grands services à beaucoup d'industriels.

MANIÈRE DE DONNER A L'ÉTAIN L'APPARENCE DE L'ARGENT

Fondez quatre onces de cuivre fin en lames, et y ajouter quatre onces d'étain doux, pur ; lorsque cet alliage entre en fusion, ajoutez-y encore quatre onces de bismuth et quatre onces d'antimoine ; faites fondre le tout ensemble et formez un lingot, broyez-le avec de la résine, un peu de sel ammoniac et de la térébenthine ; faites en des balles que vous laissez sécher à l'air ; et quand vous voulez vous en servir, réduisez-les en une poudre sur l'étain fondu ; mêlez bien et continuez à répandre vos balles pulvérisées sur l'étain fondu, jusqu'à ce que vous le voyiez blanc et assez dur. Avec cet étain, on peut fabriquer des fils pour les poignées de sabre, et faire des boutons ; cet alliage conservera toujours la couleur de l'argent.

REMPLISSAGE DES TROUS DANS LE BOIS

On recommande le procédé suivant pour boucher les trous pratiqués dans le bois pour une cause quelconque, les trous des clous, par exemple.

On mélange de la sciure de bois avec de la colle forte de manière à former une pâte qu'on met dans les trous. Cette pâte, une fois sèche, présente une extrême solidité.

M. Christin, l'inventeur du procédé, l'emploie depuis trente ans avec un succès constant, pour les réparations des soufflets de forge. Quand on a plusieurs fois remplacé le cuir, les trous sont si rapprochés qu'on ne peut guère enfoncer de nouveaux clous et, lors même qu'il est possible de clouer un nouveau cuir, il est essentiel de remplir les anciens trous pour être sûr de l'étanchéité du soufflet. Le mélange indiqué ci-dessus est le seul que l'on puisse employer en toute confiance.

MAGNANIME



Médecin de l'hôpital, (à un tramp qui s'est faulfilé dans les appartements intérieurs.)—Que voulez-vous, monsieur ?

Le tramp, (conservant son sang-froid.)—Je vais vous dire. Je fais une petite inspection, à ma manière, des institutions de la province, pour savoir à laquelle je laisserai ma fortune.

L'ART D'ÊTRE BELLE

(Suite.)

LES CHEVEUX

Sans vouloir aucunement entrer dans des développements qui seraient sans intérêts pour nos lectrices, nous devons cependant leur fournir quelques explications pouvant leur donner une légère idée du système pileux.

Ce qu'on appelle le follicule pileux est une sorte de petit étui qui contient le cheveu et qui traverse l'épaisseur de la peau de la tête, autrement dit du cuir chevelu. La profondeur de ce petit étui est en proportion de la grosseur du cheveu. Les follicules qui contiennent les poils et duvets qui se trouvent sur le corps sont presque à fleur de peau.

C'est au bout du follicule pileux que se trouve la papille pileuse. C'est elle qui produit le cheveu. De plus, de chaque côté de ce même follicule se trouvent deux petites glandes qui contiennent la matière grasse qu'on nomme matière sébacée.

Or, les cheveux sortent de la papille pileuse. Les uns se juxtaposent et forment les cheveux plats, les autres se roulent eux-mêmes dans le sens rubané, car tous les cheveux sont aplatis comme un ruban, et forment les cheveux frisés.

Lorsqu'on examine un cheveu au microscope on aperçoit au milieu une partie plus foncée, qui n'est autre que la moelle du cheveu. De chaque côté se trouve une matière cornée de même nature que les ongles, et inorganique comme ceux-ci. De plus, le cheveu est entouré d'une légère enveloppe dans le genre de l'épiderme, extrêmement légère.

Le développement, c'est-à-dire la longueur et la grosseur des cheveux, vient entièrement de leur point de départ ; quant à la coloration, elle est due à la matière pigmentaire qui se trouve dans la moelle et dans la matière cornée.

Comme chacun le sait, il existe quatre nuances différentes de cheveux ; le noir, le blond, le roux et le blanc. Voici ce que disent les analyses chimiques sur chacune de ces couleurs.

Les cheveux noirs contiennent un excès de fer et peu de soufre ;

Les cheveux blonds, un excès de soufre et peu de fer ;

Les cheveux roux, une quantité moyenne de fer passée à l'oxyde rouge, et peu de soufre ;

Les cheveux blancs, de très-faibles traces de fer et à peine du soufre.

C'est donc à ces deux principes, le fer et le soufre qu'est due la coloration des cheveux, et, selon que l'un ou l'autre domine, les nuances varient en plus clair ou plus foncé.

Nous ferons grâce à nos lectrices des substances qui se trouvent, en outre, dans le cheveu ; nous constaterons seulement l'influence de la température sur les cheveux, qui fait qu'ils allon-

gent par les temps humides et qu'ils raccourcissent par les temps secs et chauds. Ils sont, du reste, élastiques, et on peut arriver à les allonger de plus d'un tiers, tant est grande leur extensibilité.

Le froid a une très grande influence sur la coloration des cheveux ; plus on approche du Nord, plus les cheveux sont pâles ; le fer manque presque totalement dans la matière pigmentaire.

Enfin, au pôle nord, nous trouvons les Albinos, chez qui cette matière fait absolument défaut. Dans le Midi et les pays chauds, c'est tout le contraire ; la puissance du calorique est si grande que tous les cheveux sont noirs, ce qui prouve que le nègre est bien un produit du climat et du sol.

Une belle chevelure a passé de tous temps pour un ornement indispensable à la beauté de la femme. Il est certain que les cheveux ont une énorme influence sur la physionomie ; il suffit souvent, pour rendre une personne méconnaissable, qu'elle change la nuance de ses cheveux. Quant à dire ce qui est le mieux et le plus seyant des cheveux noirs ou des cheveux blonds, c'est un point difficile à établir, puisque les cheveux sont maintenant affaire de mode.

Si l'on se reporte aux temps reculés, on arrive à conclure que les cheveux blonds dorés ont été les plus appréciés. D'après la tradition, tous les types de beauté et de grâce féminine étaient blonds, ce qui ne fait nullement le procès des cheveux noirs. A mon avis, les cheveux bruns ou noirs encadrent plus avantageusement un joli visage que les cheveux blonds ; mais, en revanche, les cheveux blonds rajeunissent beaucoup, et c'est ce qui explique le succès des teintures et des perruques près des femmes qui sont arrivées à la trentaine ou qui l'ont dépassée.

Les cheveux noirs durcissent la physionomie ; de plus, ils demandent un teint d'un blanc mat un peu jaune ou d'un brun coloré. Cet assemblage est charmant à dix-huit ans ; mais lorsque le temps, les chagrins et les vicissitudes de l'existence ont posé leur griffe et creusé des sillons sur le visage d'une brune, les traits sont marqués en foncé ; chaque ride semble faite au crayon noir, tandis que le teint des blondes se contente de jaunir. Les fards et les poudres de riz s'accordent mal avec des cheveux noirs ; ils semblent être l'accompagnement naturel des cheveux blonds.

Que les cheveux soient bruns ou blonds, ils n'en sont pas moins une des principales beautés des femmes, et il importe de les conserver le plus longtemps possible.

Les femmes gardent leurs cheveux beaucoup plus longtemps que les hommes. Je crois que la raison est facile à donner. Les cheveux ont avant tout besoin de beaucoup d'air ; or, les femmes ont presque toujours la tête nue ; lorsqu'elles la couvrent, c'est toujours avec une coiffure légère, qui n'est guère employée que comme ornement.

La plupart des hommes sont au contraire presque obligés d'avoir la tête couverte, soit que leurs occupations les appellent au dehors, soit que leur costume soit complété par une coiffure quelconque, comme, par exemple, les militaires, les magistrats et tous ceux qui portent un uniforme.

Le manque d'air est une des causes les plus directes de la chute des cheveux ; les femmes qui font usage de postiches, qui portent des bonnets ou un genre de coiffure très compliqué qui empêche l'air de circuler, perdent leurs cheveux de bonne heure.

Les Turcs deviennent chauves à cause du turban qui leur couvre la tête. Tous les hommes que leur profession oblige à rester la tête découverte, comme les employés de magasin et la plupart des gens de maison, gardent leurs cheveux jusqu'à un âge avancé.

La chute des cheveux ne provient pas uniquement de leur manque d'aération ; les chagrins, les travaux excessifs, les veilles, une nourriture malsaine, certaines conditions de santé et enfin une transpiration abondante du cuir chevelu, qui entretient une humidité permanente, sont autant de causes dans lesquelles il faut chercher avant d'appliquer des remèdes. Combien de personnes emploient des eaux et des pommades contre la chute des cheveux avant de chercher à savoir d'où

vient le mal ! Les névralgies violentes sont aussi une des causes ordinaires de la perte des cheveux ; ils tombent généralement à l'endroit où la douleur est la plus vive. Dans ce cas il faut éviter de s'asseoir dans des endroits frais, le soir, à moins de se couvrir la tête d'une dentelle ou d'un châle léger.

De même que la tête se dégarnit sous l'empire des causes que nous venons d'énumérer, elle blanchit sous l'influence de ces causes : chagrins, maladies, veilles, travaux et émotions violentes.

Ainsi que nous venons de le dire, l'air est une des conditions de vitalité du cheveu : c'est pour les aérer qu'on coupe les cheveux des enfants et pour ne pas les fatiguer par le poids d'une longueur anormale trop lourde pour leur jeune tête.

Chez certaines femmes l'abondance des cheveux cause de sérieux désordres dans l'économie générale ; c'est toujours aux dépens des autres systèmes que l'abondance de la sève se porte au cuir chevelu. Il ne faut donc pas hésiter, en cas d'anémie ou autre maladie provenant d'une trop luxuriante chevelure, à en faire le sacrifice, au moins d'une partie. J'estime beaucoup plus les cheveux épais que les cheveux longs.

Une erreur très commune consiste à croire qu'en rasant les cheveux ils repoussent plus épais ; ils repoussent plus gros, voilà tout. Mais le nombre des papilles pileuses n'augmente pas parce qu'ils sont rasés.

L'entretien de la chevelure réside entièrement dans quelques pratiques hygiéniques très faciles à suivre qui consistent à passer de temps à autre le peigne fin dans les cheveux, à les démêler tous les jours pendant longtemps en écartant mèche par mèche pour que l'air pénètre, puis à les brosser très près de la tête pendant un certain temps. Cela fait, il est excellent de laisser les cheveux libres sur les épaules pendant environ une heure.

Comme on le sait, la plus grande propreté entre en première ligne dans les soins à donner à la chevelure ; il est donc excellent de laver les cheveux tous les huit jours, ou au moins tous les quinze jours, dans de l'eau de savon additionnée d'ammoniaque, environ deux grandes cuillerées à potage par bouteille d'eau.

On peut aussi remplacer l'ammoniaque par une petite quantité de carbonate, vulgairement appelé *crystal* par les cuisinières ; mais l'ammoniaque est préférable ; il a le grand avantage de calmer les maux de tête et de purifier les capillaires.

Il va de soi qu'il est très mauvais de se couvrir la tête pour dormir. Si les cheveux sont longs, le meilleur moyen consiste à les natter en trois ou quatre nattes lorsqu'on en a beaucoup, en deux ou en une lorsqu'ils sont peu épais.

Lorsqu'ils ne dépassent pas 16 pouces il suffit de les démêler et de les brosser avant de se coucher, et de les laisser libres. Mais il est très mauvais (que les cheveux soient courts ou qu'ils soient longs) de les attacher sur la tête avec des peignes ou des épingles ; de plus, la masse des cheveux, ainsi ramassée pendant la nuit, entretient une humidité des plus mauvaises qui provient de la transpiration plus ou moins forte causée par la chaleur du lit.

Il est aussi extrêmement nuisible de se tremper la tête dans l'eau froide ; les cheveux doivent être lavés et rincés à l'eau tiède et séchés à l'aide de serviettes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace d'humidité.

Beaucoup d'hommes perdent leurs cheveux par suite de la mauvaise habitude qu'ils ont de se mouiller la tête tous les matins dans l'eau froide ; certaines femmes ont également la manie de mouiller leurs cheveux pour les lisser ou les rendre plus foncés ; elles arrivent à les rendre secs et cassants et entretiennent une humidité pernicieuse.

Lorsque les cheveux ne sont pas malades, il faut se borner aux soins hygiéniques que nous venons d'indiquer. Les eaux et les pommades ne doivent être employées que comme traitement.

Quant aux bandolines, brillantines et autres choses du même genre, il faut les bannir d'un cabinet de toilette. J'ai vu des femmes enlever des bandeaux entiers, comme avec un couteau, à la suite d'une légère maladie, tant les cheveux étaient pourris et agglutinés par la bandoline.

(A suivre.)

COMMENT CELA A DU SE PASSER

Adam, (faisant sa première toilette après la sortie du Paradis Terrestre). — Eve as-tu une brosse ?

Eve. — A dents ?

CES TERRIBLES PULLMAN

Madame Joseph. — Vous savez que depuis son retour d'Ottawa madame Elliott a failli mourir d'une affection pulmonaire.

Madame Calino. — Je le savais que ces Pullman lui joueraient un mauvais tour.

DIRE QU'UN LAPIN COMPREND LE LATIN

Alfred qui sort du collège et ne connaît rien de la vie est amené à la chasse.

— Chut, lui dit tout à coup son ami, ne dis plus un mot, voilà un lapin.

Tout à coup le lapin débouche d'un fourré et Alfred de crier en latin à son ami que la bête est de son côté.

— Tais-toi donc, te dis-je, reprend l'ami ; tu le chasses.

Alfred, (consterné). — Qui aurait dit que cet animal-là comprend le latin !

DALTONISME AUDITIF

Le daltonisme est la cécité pour certaines couleurs. Il excite, paraît-il, une surdité correspondante sur laquelle le Dr Albertini de Bologne vient d'appeler l'attention des membres du congrès de physiologie.

Chez les daltoniens pour le rouge et pour le vert, certaines notes musicales ne sont pas perçues et sont confondues avec des notes voisines. Les daltoniens pour le rouge ne reconnaissent pas le *sol*, et les daltoniens pour le vert ne reconnaissent pas le *ré*, ils ne peuvent même pas donner ces notes à l'aide de leurs cordes vocales.

LA PARTIE DE DOMINOS



SIX PARTOUT !

INSOMNIE

(Pour le SAMEDI.)

Deux heures du matin ! Je pense à toi mignonne,
D'un élan que mon cœur ne saurait contenir.
Comme je suis heureux quand je sais que personne
Entre ton âme et moi ne peut intervenir !

Je rends grâce tout bas au Créateur qui donne
L'insomnie au poète, au cœur le souvenir.
A qui veut méditer la solitude est bonne.
L'on est parfois mieux seul pour rêver d'avenir.

Du vaste firmament resplendissant d'étoiles
La lune cette nuit a dispersé les voiles
Sous les pâles reflets de sa douce lueur.

En poète je veux décrire avec mesure,
Sans oublier la rime ou froisser la césure,
Puisqu'il ne peut dormir, ce que lui dit mon cœur.

PAUL VARY.

Montréal, février, 1890.

SA CAPACITÉ ORDINAIRE

Fiston. — Comment ! Bigby est allé à votre club hier soir ! Il n'en est pourtant pas membre. En quelle capacité y était-il ?

Janviau. — Sa capacité ordinaire : une bouteille de brandy.

SUR DE PERDRE

A la table de poker.

Charles, (un décavé). — Prête-moi \$10, Jimmy.

Jimmy. — Non, ça porte malheur. La dernière fois je t'ai prêté \$5 et j'ai perdu.

Charles. — Comment as-tu perdu ?

Jimmy. — Mes cinq piastres.

LA MANIÈRE DE DIRE

Le père. — Je voudrais avoir un cahier à copier pour mon garçon.

Le marchand. — Quelle grandeur, monsieur ?

Le père. — Je ne sais pas au juste, mais mon garçon a huit ans.

STOCK AU PAIR

Alfred. — J'ai envie de faire la cour à Delle Bond ; crois-tu que ça vaut la peine ?

Joseph. — Ça dépend ! Si c'est pour elle-même, elle est bien jolie fille ; si c'est pour la dot, tu pourrais te lasser d'attendre.

Alfred. — Je comprends ; son stock est au père.

LES COQUILLES

Une faute d'impression, qui consiste à mettre une lettre pour une autre et que les typographes appellent *coquille*, produit souvent des quiproquos spirituels

Un compositeur a énuméré dans les vers suivants quelques-unes des espiègleries de la *coquille*.

Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie :
Pour flétrir tes nombreux méfaits,
Ou pour mieux dire tes forfaits,
Il faudrait un trop gros volume,
Et qu'un Despéaux tint la plume...
S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de rien,
Fait-il quelque action insigne,
Ta malice le rend indigne,
Et par toi sa capacité
Se transforme en rapacité ;
Dénature un peu trop la thèse...
Un cirque a de nombreux gradins,
Et tu le peuples de gradins ;
Parle-t-on d'un pouvoir unique,
Tu m'en fais un pouvoir inique
Dont toutes les prescriptions
Deviennent des proscriptions...
Certain oncle hésitait à faire
Un sien neveu son légataire,
Mais il est enfin décidé...
Décidé devient décidé...
A ce prompt trépas, pour sa gloire,
Ce neveu hésite de croire,
Et même il est fier d'hésiter,
Mais tu le fais fier d'hériter ;
A ce quiproquo qui l'outrage,
C'est vainement que son visage
S'empreint d'une vive douleur ;
Plus, son émotion visible
Devient émotion risible ;
Et s'il allait s'évanouir,
Tu le ferais s'épanouir...
Te voilà coquille effrontée,
Ton allure dévergondée
Ne respecte ni raison ni sens ;
Mais de m'arrêter il est temps :
Pour compléter la litanie
(Ce serait chose infinie)
Chaque lecteur ajoutera
D'innombrables *et cætera*.

UNE AVENTURE EMOUVANTE



I

Monsieur Ventetoujours a entrepris de traverser à l'Île d'Orléans sur la glace.



II

Mais comme il a dérivé sur un glaçon jusqu'à la latitude 89° 59' 59" il trouve le temps long dans la compagnie des ours blancs et des monstres marins.

COMMENT SE FONT LES FAUTES TYPOGRAPHIQUES

Le journaliste avait écrit :
" Comme il revenait bredouille de la chasse, exténué par une longue marche, sur son chemin il tua des pies."
Le compositeur, par accident, mit un *p* à la place du *t*.
Le correcteur, lisant ces mots, s'écria :
— *Il pua des pies...* ça ne signifie rien !
Que diable l'auteur a-t-il voulu dire ?...
Puis, se frappant le front :
— Ah !... j'y suis... il manque un *d*.
Et, sans hésitation, il corrigea ainsi :
" Comme il revenait bredouille de la chasse, exténué par une longue marche, sur son chemin il pua des pieds."

BIEN CONVAINCU

Docteur.—Et vous pensez, madame, qu'il n'y a jamais eu de bébé comme le vôtre ?
Jeune mère, (avec reproche).—Ah, non, docteur ! je ne pense pas cela, j'en suis certaine.

CE QU'UN PAYS PENSE DES AUTRES

La sagesse des nations dégoûte d'être de son pays. Ainsi elle fait dire tous les jours :
Ivrogne comme un Polonais ; gueux comme un Espagnol ; vindicatif comme un Italien ; grossier comme un Anglais ; querelleur comme un Allemand ; avare comme un Juif ; voleur comme un Arabe ; bête comme un Chinois.
En revanche, les Français se répètent du matin au soir : Spirituel comme un Français.
Or, voici de quels éléments se compose l'esprit de cette nation, qui porte si haut le flambeau de la civilisation, d'après les discours universitaires :
La naïveté d'un Champenois ; la forfanterie d'un Gascon ; la duplicité d'un Normand ; l'intempérance d'un Provençal ; la mauvaise foi d'un Lorrain ; l'entêtement d'un Picard ; la stupidité d'un Breton.
Et voilà comment les Français forment dans leur ensemble le peuple le plus civilisé de l'univers.

LES RAVAGES DE L'ALCOOL

Le célèbre docteur Formad, ayant recherché les lésions anatomiques dues à l'alcool, sur plusieurs milliers de cadavres, a communiqué au Congrès international des sciences médicales à Washington la statistique suivante. Remarquons qu'elle est la plus complète et la plus éloquente, qui ait été établie jusqu'à ce jour.

En prenant comme chiffre de comparaison le nombre de 375 personnes mortes d'alcoolisme, alors que la mort survenait pendant que le sujet était sous l'influence complète de l'alcool, on a constaté sur elles les maladies suivantes :

1	Le Cyanose des reins.....	370 fois
2	L'infiltration graisseuse du foie.....	335 "
3	La Gastrite aiguë et chronique.....	204 "
4	La Gastrite chronique.....	195 "
5	L'Œdème du cerveau.....	175 "
6	L'Hypertrophie du cœur.....	160 "
7	La Dégénérescence des vaisseaux... ..	85 "
8	Des hémorroïdes.....	45 "
9	L'Hémorragie du pancréas.....	42 "
10	Les maladies valvulaires du cœur... ..	40 "
11	La Phthisie pulmonaire.....	42 "
12	La maladie de Brigitte.....	40 "
13	Cirrhose du foie.....	11 "

De si terribles ravages causés par l'alcool imposent la publication de cette statistique. Ces chiffres, d'une si triste éloquence, pouvant convaincre les plus sceptiques de la nécessité de refréner l'abus des boissons alcooliques.

CONSEQUENCE NATURELLE

—Je me suis mordu le bout de la langue.
—Grand Dieu ! Qu'allons-nous devenir s'il n'y a plus de bout à ta langue maintenant ?

UN TRIO DE GAMINS



I

Les trois mousquetaires.—Il va en recevoir une bordée !



II

Monsieur Voideloin.—Ah ! mes polissons ! Il vous reste quelque chose à apprendre.



III

—V'lan !



IV

—Vous pouvez vous en saler de la neige, pour l'été prochain, mes petits agneaux.

A LA VEILLE D'UN ORAGE



Madame Papanti (italienne nouvellement arrivée à sa voisine de cour).—Mon pauvre Jacquot est si malade que je l'amène jouer un peu avec le vôtre.

MAITRE JEAN DENIS

(CONTE)

I

La septième heure après midi sonnait à l'horloge du bourg.

Quoiqu'il s'en manquât d'une grande heure pour que la journée de travail fût terminée, maître Jean Denis, le maréchal ferrant, fermait les volets de son atelier.

Il allait clore la porte, lorsqu'un cavalier s'arrêta court devant la forge en s'écriant :

« Ohé ! maréchal, ma jument est déterrée. Remettez-lui un fer au plus vite ; je suis pressé. »

—J'en suis fâché, répondit maître Jean. Ma forge est éteinte et je ne la rallumerai pas pour une si chétive besogne. D'ailleurs je suis pressé aussi.

—Ne me refusez pas ce service, maréchal, je dois arriver à la forteresse avant la fermeture du pont-levis et cela m'est impossible avec un cheval à moitié boiteux.

—Mon fils revient de l'armée, aujourd'hui même. Il doit m'attendre au premier village : vous comprenez que j'ai hâte de m'y rendre, répondit l'ouvrier.

—Le message dont je suis chargé est de la plus haute importance et ne peut souffrir aucun retard : soyez obligeant, maréchal ; n'avez-vous pas le temps de voir votre fils, puisqu'il vous revient pour toujours ?

—Il y a sept ans que je ne l'ai vu ; adieu, cavalier !

—Votre cœur est aussi dur que votre fer. Vous êtes un égoïste, maréchal. »

Ayant dit ces mots, le cavalier poursuivit son chemin.

Jean Denis jeta son tablier de cuir sur l'enclume, endossa sa veste, tira la porte de la forge et s'éloigna en sifflant.

II

Chemin faisant, le forgeron songeait à son cher fils, qu'il n'avait pas vu depuis sept ans, et se disait :

« Comme il doit être grand et robuste, à cette heure, mon Claude ! C'était déjà un très bel homme avant son départ : il doit être superbe aujourd'hui sous l'habit militaire. »

Comme on ne peut pas toujours penser à la même chose, l'ouvrier se disait aussi :

« J'aurais tout de même pu obliger l'estafette. Je pouvais la tirer d'un grand embarras, sans perdre beaucoup de temps. J'ai eu tort de repousser sa demande et j'en ai du regret. »

Tout en devisant de la sorte, maître Jean Denis arriva dans le village où son fils lui avait donné rendez-vous.

Le soldat n'était point encore arrivé.

Le maréchal s'installa sous la treille de la première maison du village et attendit.

« D'ici, je le verrai venir de loin. » pensait l'ouvrier en allumant sa pipe.

Les heures s'écoulèrent, la nuit vint ombrer les arbres et blanchir la grande route.

Le militaire n'arriva pas.

Fatigué d'attendre, le méchéral ferrant regagna son logis d'assez mauvaise humeur.

Sa femme, qui le guettait par la fenêtre, s'écria dès qu'elle l'aperçut :

« Vous revenez sans notre Claude ? »

—Le garçon s'est amusé en route avec quelques camarades, répondit le forgeron d'un ton bourru.

—C'est dommage, je lui avais préparé de la soupe aux navets et de la tarte au frommage, qu'il aime tant.

—Tant pis pour lui, répondit le père ; en l'attendant, soupsons. »

La femme apporta la soupière fumante et la déposa sur la table de chêne.

L'ouvrier, après avoir avalé quelques cuillerées de soupe, jeta sa cuillère sur la table :

« J'ai bu du vin au village et je n'ai pas faim, dit-il brusquement. Je vais me coucher. »

—Je vais en faire autant, répondit la ménagère. J'avais soupé lorsque vous êtes rentré. »

Sans se l'avouer, le mari et la femme étaient tourmentés et l'inquiétude leur avait coupé l'appétit.

Ils se couchèrent et firent semblant de dormir pour ne pas se communiquer les fâcheuses impressions qui troublaient leur esprit.

La fatigue ferma les yeux de l'ouvrier. Sa femme ne dormit point. Elle espérait que son fils arriverait pendant la nuit.

III

Vers minuit, maître Jean fut réveillé par le bruit sonore du marteau frappant sur l'enclume ; il prêta l'oreille et entendit crier :

« Ohé ! maréchal ! ma jument est déterrée, remettez-lui un fer au plus vite : je suis pressé. »

Le forgeron se leva aussitôt, ouvrit la fenêtre et regarda dans la rue. Il ne vit personne.

La lune brillait d'un vif éclat et le silence régnait dans la bourgade.

L'artisan remarqua des ombres fantastiques qui semblaient danser sur les volets de la forge ; il détourna la tête et ferma la fenêtre.

« Femme, n'avez-vous rien entendu ? demanda-t-il à sa compagne. »

—Si, répondit celle-ci, la girouette a grincé plusieurs fois. »

Le maréchal se recoucha.

Ses yeux se fermaient à peine, que le bruit de l'enclume retentit de nouveau et que ces paroles s'élevèrent de la rue :

« Le message dont je suis chargé est de la plus haute importance ; soyez obligeant maréchal. »

Maître Jean se précipita vers la fenêtre et l'ouvrit vivement.

Il ne vit rien que les ombres qui grimaçaient sur les volets de la maréchalerie : il n'entendit rien que le vent qui sifflait dans les arbres.

S'adressant à sa femme, il dit encore :

« Femme, n'avez-vous rien entendu ? »

—Si, répondit-elle, une tuile vient de tomber sur le pavé. »

Le maréchal ferrant se recoucha en se promettant de ne plus se rendormir ; malgré lui ses yeux appesantis se fermèrent.

SUR LA RUE ST-JACQUES



Pat.—Quelle est cette brassée de chiendent que tu portes ?

Brigitte.—Tu n'y penses pas ; c'est mon manchon neuf en écuriel.

Pat.—Mets-y plus de chic, on jurerait que tu portes un sac de pommes de terre.

UN COUP DE FORTUNE



Jimmy.—Qu'est-ce que tu fais là ?

Tomme.—Chut ! Avec cette combinaison, je vais vendre mon chien dix piastres. Autrement, je n'en trouve qu'un sou. Ils vont croire qu'il appartient à la dame.

Il fut tiré de son assoupissement par le bruit du marteau qui frappait sur l'enclume avec précipitation. Il entendit ces mots :

« Votre cœur est plus dur que votre fer : vous êtes un égoïste. »

La voix qui venait de parler était triste et lamentable et ressemblait à celle de son fils Claude, le soldat.

Maître Jean ne fit qu'un bond jusqu'à la fenêtre qu'il faillit briser, tant il l'ouvrit avec précipitation. Il se pencha jusqu'à mi-corps vers la rue et ne vit personne.

Le forgeron se promena dans sa chambre, s'arrêtant devant sa compagne, il lui demanda pour la troisième fois :

« N'avez-vous rien entendu ? »

—Si, répondit-elle, le coq vient de chanter. »

L'artisan ne se recoucha point, s'accoudant sur l'appui de la croisée, il se mit à réfléchir.

« Tout ce que je viens d'entendre n'est qu'un rêve, se dit-il. Depuis hier je suis agité et j'ai la fièvre. Ma conduite avec l'estafette m'a causé quelques remords, et ces remords ont provoqué le cauchemar qui a troublé mon sommeil. »

IV

A la première lueur de l'aube, maître Jean descendit à sa forge. Il reconnut que les figures fantastiques qu'il avait remarquées sur les volets de son atelier, n'étaient autre chose que les ombres des arbres agitées par le vent et projetées par la lune.

L'artisan ouvrit sa boutique, alluma sa forge et commença à marteler dur et fort.

Tous les voisins, réveillés par ce bruit matinal mirent le nez à la fenêtre.

« Bonjour, maître Jean, cria le potier d'en face, vous commencez votre journée de bien bonne heure ; avez-vous une commande pour les chevaux du roi ? »

—Non, c'est qu'il veut rattrapper le temps perdu, riposta la fruitière en ouvrant son échoppe ; ne savez-vous pas qu'hier le maréchal a réglé sa montre sur l'horloge des poules ?

—Vous n'y êtes pas, dit une lavandière en apportant un baquet sous la fontaine, maître Jean a fait un héritage : on l'a vu sous la treille de la maison du notaire de Longeville.

—C'est donc pour cela qu'il est devenu si fier et qu'il n'a pas voulu ferrer le cheval de l'estafette, fit observer un quatrième personnage.

Le maréchal sortit de son atelier. Cette dernière observation l'avait piqué au vif.

« Allez à tous les diables avec vos sornettes ! » s'écria-t-il d'un ton courroucé.

Les voisins, le voyant irrité, jugèrent à propos de se taire.

Une heure après, tout le monde était sur pied dans la bourgade. Les charrettes roulaient, les chevaux piaffaient, les vaches beuglaient, les chiens jappaient, les commères caquetaient et les enfants criaient.

Le maréchal ferrant forgeait toujours dur et ferme, mais son marteau semblait avoir perdu tout sentiment de la cadence ; d'autres fois, il ne frappait qu'avec lourdeur et d'une façon très irrégulière.

« Décidément, il est arrivé quelque chose d'extraordinaire au maréchal, » se dirent les voisins

habitués au bruit sec et net de la mesure en deux temps.

L'ouvrier n'entendait point ces commentaires et frappait le fer sans trêve ni relâche.

Tout à coup, il s'arrêta au milieu d'une chaude et déposa son marteau.

Il venait d'apercevoir un militaire à l'extrémité de la rue.

Le maréchal courut au-devant du soldat.

Ce n'était point son fils.

« Bonjour, maître Jean Denis, s'écria l'arrivant ; ne me reconnaissez-vous plus ? Je suis Michel, le camarade à votre fils.

— Pourquoi Claude n'est-il pas avec toi ? Il a dû recevoir son congé, puisque vous êtes de la même conscription.

— Votre garçon ne reviendra que ce soir, aussitôt après sa sortie de prison.

— Sa sortie de prison ! Mon fils est en prison ! s'écria le maréchal tout ému ; qu'a-t-il fait pour la mériter ?

— Ne savez-vous pas que Claude a frappé son chef et qu'il a été condamné par le conseil de guerre ?

— Que dis-tu ? s'écria l'ouvrier, en saisissant d'une main tremblante le bras de son interlocuteur.

— Là, là, ne vous effrayez pas, maître Jean, tout est arrangé. Claude ne sera pas fusillé.

— Ah ! mon Dieu ! murmura l'artisan en s'appuyant sur l'épaule du militaire.

— Mais écoutez-moi donc jusqu'au bout, riposta Michel en secouant le forgeron avec énergie ; votre garçon a obtenu sa grâce pleine et entière.

Le maréchal ferrant se redressa tout d'une pièce et respira bruyamment en passant la main sur son front.

« Oui, poursuivit Michel, le procès de votre fils a été revisé, et le roi a signé sa grâce hier. Claude devait être fusillé ce matin dans la forteresse. Mais l'estafette, portant sa grâce, est partie ventre à terre. Elle a dû arriver le soir même. Si vous étiez dans votre boutique, vous avez certainement vu passer un cavalier à toute bride : il n'y a pas d'autre chemin..., mais qu'avez-vous donc ?

— Mon fils ! j'ai tué mon fils ! cria le malheureux forgeron en s'affaissant sur le sol.

V

Tous les voisins se portèrent au secours de l'artisan. On le transporta chez lui en proie à un délire affreux.

Michel apprit bien vite ce qui s'était passé la veille entre le forgeron et le cavalier. Le soldat comprit alors quel terrible coup il venait de porter au maréchal ferrant.

Sans perdre une minute, le militaire courut vers la forteresse pour connaître le sort de son camarade.

A mi-chemin, il rencontra celui-ci qui arrivait d'un pas délibéré, en faisant le moulinet avec son bâton et en chantant un joyeux refrain.

Les deux soldats s'embrassèrent comme des frères.

ÇA MORD



La cuisinière.—Sapré enfant, qu'est-ce que tu fais au chat ?

P'tit France.—Rien. Mais, tu sais, le chat, il a mangé un poisson ce matin, et je voudrais le repêcher. Vrai, ça mord, viens voir.

Michel raconta à Claude ce qui venait de se passer dans la forge et lui expliqua la cause probable de ce malheur.

En moins de quelques heures, les deux amis arrivaient dans la bourgade.

Claude pensait que sa présence seule rendrait à son père la raison et la santé.

Il n'en fut rien.

Claude, soutenant le malade dans ses bras, lui disait avec tendresse :

« Bonjour, père, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre petit Claude. Je reviens de l'armée avec mon congé. »

Le maréchal ferrant repoussa son fils et le regarda avec des yeux hagards.

« L'estafette ! s'écria-t-il avec épouvante.

— Non, ce n'est pas l'estafette, c'est votre enfant, lui dit Claude.

— Votre âme est aussi dure que votre fer. Maréchal, vous êtes un égoïste, égoïste ! égoïste ! murmura le forgeron, d'une voix saccadée et en se couvrant les yeux de ses mains.

Ensuite, il retomba anéanti sur sa couche.

Claude, désespéré, se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

La pauvre femme, qui se réjouissait tant du retour de son fils, ne sut que pleurer avec lui.

Après les premiers moments donnés à la douleur, elle raconta, sans omettre le moindre détail les diverses circonstances qui avaient précédé la maladie du forgeron et les vives inquiétudes qui avaient troublé son sommeil durant la nuit dernière.

Ces révélations furent un trait de lumière pour le jeune soldat.

Il appela son camarade Michel et lui donna des instructions.

Michel, monta sur un vigoureux cheval, se rendit à la forteresse pour y chercher l'estafette qui devait s'y trouver encore.

Claude s'installa au chevet du malade et recueillit avidement les paroles incohérentes qu'il laissait échapper.

L'état du maréchal ferrant était toujours le même. Le délire ne le quittait pas ; ses courts instants de sommeil étaient troublés par des songes. Soit qu'il veillât, soit qu'il dormit, il semblait repousser des images qui l'obsédaient.

Le médecin de la bourgade voulait saigner le malade aux quatre membres ; car, à cette époque, il était admis comme principe, parmi les doctes de la faculté, que toutes les maladies devaient se guérir par d'abondantes saignées.

Claude, qui ne goûtoit pas cette théorie, avait médité un tout autre moyen de guérison.

Le jeune homme connaissait son père et savait que, sous une écorce un peu rude, le forgeron cachait un cœur d'une extrême sensibilité et une imagination très vive. Sa maladie provenait d'une cause toute morale et ne pouvait se guérir que par des remèdes de même nature.

VI

Vers minuit, le forgeron s'était assoupi.

Claude fit signe à sa mère de se cacher derrière le rideau, et lui-même se blottit dans un coin.

Le temps était le même que la nuit précédente. La lune brillait dans toute sa pureté.

Tout à coup, un violent coup de marteau retentit sur l'enclume et troubla le silence de la nuit.

Maître Jean Denis se réveilla en sursaut.

Le bruit du marteau retentit encore.

Le maréchal courut vers la fenêtre et l'ouvrit. Il entendit une voix qui criait :

« Ohé, maréchal ! ma jument est déterrée, remettez-lui un fer au plus vite ; je suis pressé. »

Le malade alluma un falot, s'habilla à la hâte et descendit dans sa forge.

Il vit l'estafette qu'il avait repoussée la veille, stationnant devant la porte.

« Allons, forgeron, il faut forger ; je dois arriver à la forteresse avant la fermeture du pont-le-vis, » lui dit le cavalier.

Le maréchal alluma le foyer, souffla le brasier, chauffa le fer, le martela et l'ajusta au pied du cheval en quelques instants.

« Merci, dit l'estafette, vous êtes obligeant ; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. »

Ayant dit ces mots, le cavalier enfourcha sa monture, piqua des deux et s'éloigna ventre à terre.

Maître Jean éteignit sa forge, remonta dans sa chambre et se recoucha avec assez de calme. Il se rendormit, et son sommeil paraissait beaucoup moins agité.

Une heure après, l'enclume résonnait de nouveau.

Le malade sauta en bas de son lit et courut vers la fenêtre et regarda dans la rue.

Il vit l'estafette à cheval, que la lune éclairait de ses blancs rayons.

« Maréchal, cria-t-elle, je suis arrivée à temps. Je portais la grâce d'un condamné et ce condamné était votre fils : il est sauvé.

— Mon fils ! mon fils, répéta le malade en passant la main sur son front comme pour y ramener ses souvenirs ; mon fils ! il reviendra demain ! »

Le malade se recoucha.

Vaincu par la fatigue, il se rendormit d'un sommeil de plomb qui dura plusieurs heures.

Il fut réveillé pour la troisième fois par le bruit de l'enclume qui semblait frappée par dix marteaux.

Maître Jean ne fit qu'un bond jusqu'à la fenêtre. Il entendit des voix joyeuses qui criaient :

« Alerte ! alerte ! maréchal, voici Claude, votre fils, qui revient de l'armée. »

Le forgeron descendit l'escalier avec la rapidité d'une flèche, et vit, à dix pas de la forge, Claude le soldat, dans les bras de sa mère.

« Mon fils ! mon enfant ! » s'écria l'ouvrier, en tendant les mains au militaire.

Claude se précipita vers son père et arriva juste à temps pour le soutenir.

Le malade venait de s'évanouir.

Son fils l'emporta et le déposa sur son lit ; ensuite il lui fit respirer des sels.

Bientôt l'artisan reprit connaissance :

« Où suis-je ? dit-il en se redressant.

— Dans votre chambre ; entre votre femme et votre fils, répondit Claude.

— Ce n'était qu'un rêve ! » murmura le maréchal ferrant en pressant son fils sur son cœur.

VII

Un mois après, les jeunes gens au pays, rassemblés dans la maison de maître Jean Denis, célébraient les fiançailles de Claude.

Le forgeron et sa femme présidaient cette fête de famille et le bonheur rayonnait sur leur visage.

VIII

Cavaliers, lorsque vous passerez devant la forge de maître Jean Denis, le maréchal ferrant, appelez-le sans crainte, si vous avez besoin de ses services. Il sera toujours prêt à vous obliger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

ADRIEN LINDEN.

LE POKER ILLUSTRÉ

I II



III

I.—Une paire... de commères.

II.—Quatre rois... de chemins de fer.

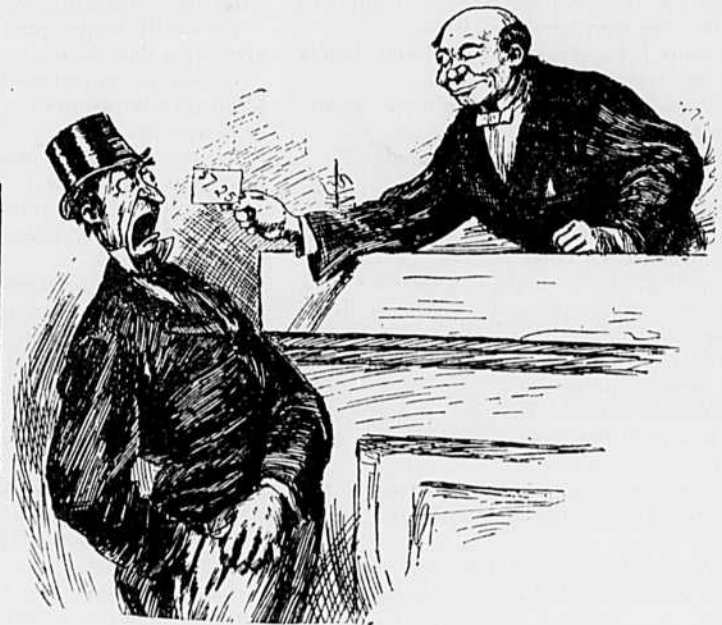
III.—Deux paires... d'amoureux.

CES PETITS PAPIERS PLIES



I

M. Grippesous, (apercevant sur l'autre table une addition de 25 centins.) — Si je la mettais à la place de la mienne ! Un trente sous, c'est un trente sous.



II

Le propriétaire du restaurant, (qui a songé à ouvrir le petit papier). — Mais M. Grippesous, vous faites des folies ! Vous ne me dites pas que vous avez dépensé ce matin pour \$7.25 ?

LES EPREUVES D'UNE MAITRESSE
D'ECOLE

La maîtresse. — Je suppose, Jules, qu'il y a trois pêches sur la table, et que ta petite sœur en prenne une, combien en restera-t-il ?

Jules. — Combien il restera de petites sœurs ?

La maîtresse. — Ecoute bien, Jules. S'il y avait trois pêches sur la table, et que ta petite sœur en mange une, combien en resterait-il ?

Jules. — Nous n'avons pas eu de pêches chez nous cette année ; laissez les trois tranquille.

La maîtresse. — Supposons seulement que les pêches sont sur la table.

Jules. — Comme cela, ça ne serait pas des vraies pêches.

La maîtresse. — Non.

Jules. — Alors ce serait des pêches en confiture ?

La maîtresse. — Non.

Jules. — En conserves ?

La maîtresse. — Non, non, Jules, il n'y aurait pas de pêches du tout. Comme je te l'ai dit, je suppose qu'il y ait trois pêches sur la table.

Jules. — Dans ce cas là, il n'y aurait pas de pêches.

La maîtresse. — Tiens ! mets ton canif dans ta poche ou je vais te l'ôter, et fais attention à ce que je dis. Je suppose qu'il y a trois pêches sur la table.

Jules. — Oui.

La maîtresse. — Ta petite sœur en mange une, et se sauve.

Jules. — Oui ; mais elle ne se sauverait pas avant d'avoir mangé les autres ! Vous ne la connaissez pas, ma petite sœur !

La maîtresse. — Je suppose que ta mère est là et qu'elle ne lui en laisse manger qu'une.

Jules. — Maman est allé à New-York pour une semaine.

La maîtresse. — Ecoute, je vais te faire la question encore une fois, et si tu ne réponds pas correctement je te garderai après les autres. S'il y avait trois pêches sur la table et que ta petite sœur en mangeât une, combien en resterait-il ?

Jules, (se redressant.) — Il n'en resterait pas ! je poignerais les deux autres.

La maîtresse, (sonnant sa clochette.) — La classe est finie. Jules restera où il est.

DE CEREMONIE

Un employé subalterne avait obtenu un congé d'une semaine afin d'aller voir sa dulcinée. Les huit jours expirés, il envoie la dépêche suivante à son supérieur : "Je vous serais infiniment reconnaissant, si vous vouliez m'accorder encore deux jours. Une de mes amis va se marier, et elle m'a demandé de lui servir de mari à la cérémonie."

LA DIFFICULTE DE CHANGER
D'HABITUDE

Maitresse de maison, (à une nouvelle servante). — Il faudra vous lever plus matin demain, c'est le Mercredi des Cendres.

La servante. — Quoi ! C'est le mercredi ici ? J'ai toujours été habituée à mettre le baril dehors le vendredi.

TROP DE TIRE



I

Sambo. — Poêle de malheur ! Vas-tu te décider ?



II

— Je n'aurais jamais cru qu'un poêle pouvait avoir autant de tire.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIEME PARTIE

X

(Suite.)

Il y avait un tel accent de vérité et de triomphe dans cette exclamation, que Laurent sentit une sueur froide couvrir ses tempes. Il comprit que Montbars n'essayait pas de lui en imposer. Il resta immobile.

— Insensé ! poursuivit l'ancien chef de la fibuste, tu me tenais en ta puissance, et tu m'as laissé vivre !... Fatale imprudence !... impardonnable oubli de mon passé !... Suis-je un ennemi tellement à dédaigner que l'on me croie incapable d'illustrer mon agonie par un suprême effort !... Montbars ne doit tomber que foudroyé par le tonnerre !... Laurent, voici l'heure venue de te relever à mes yeux ? N'avance pas !... Un pas, te dis-je, et c'en est fait de toi !... Nous sommes placés sur le cratère d'un volcan !... Le sol que nous foulons recouvre dix mille livres de poudre !... Dirige les rayons de la torche vers moi... Voistu ce lien que ma main serre avec bonheur ? il est attaché à la batterie d'un mousquet placé à l'entrée de la mine... une imperceptible secousse, et toi et moi nous disparaissions, orgueilleux atomes, dans une immense trombe de flammes !...

Laurent, à cette funèbre révélation, resta d'abord comme atterré ; mais bientôt, c'est une justice à lui rendre, il reprit l'assurance dont il avait manqué pour la première fois de sa vie peut-être depuis qu'il se trouvait en présence de sa victime, et d'une voix qui ne trahissait aucune émotion :

— Je dois en convenir, Montbars, dit-il, tu vau mieux que moi. Je regrette à présent d'avoir engagé la lutte. Que faire ? Il est trop tard. N'est-ce pas, Montbars, qu'il est trop tard ?

Cette question, adressée avec une expression d'anxiété involontaire, mais parfaite-

ment marquée, fit sourire le chef de la fibuste.

—Penser, murmura-t-il, que si le dernier des Frères-la-Côte assistait à cet entretien, Laurent, à présent si accablé, si soumis, ne trouverait que des paroles de menace et de défi !... L'honnête homme seul possède le vrai courage et est assuré de ne jamais faiblir... Un amour-propre outré, des instincts imaginaires, un sang impétueux peuvent parler donner naissance à de grandes choses, oui, mais la moindre cause suffit pour paralyser les avantages que procurent ces brillants défauts ; le sentiment du devoir ne trompe jamais, lui... .

Le langage de Montbars fit briller un éclair de fureur dans les yeux de Laurent ; toutefois, sachant combien sa position était désespérée, et craignant, s'il se livrait à la rage qui l'animait, de s'ôter la dernière et faible chance de salut qui lui restait, ce fut avec une feinte tranquillité qu'il continua la conversation.

—Montbars, dit-il, le moment actuel me semble assez mal choisi pour une dissertation philosophique ; laissons de côté récriminations et banalités, pour nous occuper seulement de ce qui nous concerne. Me promets-tu, avant d'accomplir ton projet, avant de mettre à exécution ta menace, d'attendre que je me sois expliqué ?

—Je n'ai pas encore prié, répondit Montbars ; à moins donc que tu ne tentes de te servir de tes armes contre moi, tu n'as rien à craindre. Parle !

Laurent se recueillit pendant quelques secondes.

—Montbars, dit-il, si ma conduite te donne le droit d'accuser ma moralité, rien dans mon passé ne t'autorise à mettre en doute ma parole.

—J'en conviens, Laurent. Eh bien ?

—Eh bien, si je te fais le serment que je ne veux pas essayer de te tromper, que pas une des paroles que je vais prononcer ne sera en désaccord avec mes sentiments les plus intimes, me croiras-tu ?

—Oui, je te croirai.

—Jusqu'à ce jour, Montbars, je n'avais jamais connu la peur. Profondément dégoûté de la vie, cent fois je me suis jeté tête perdue dans la mêlée, avec le seul désir de me débarrasser du fardeau de l'existence. Mon nom, non pas celui de Laurent, mais le nom royal et illustre que je porte et qui appartient à l'histoire, m'assurait un magnifique avenir. J'ai renoncé volontairement à une position admirable, j'ai fait croire à ma mort. Juge, pour en arriver à prendre ce parti extrême, ce que j'ai dû souffrir... Mon cœur avait reçu une blessure horrible, une de ces blessures morales qui portent en elles un germe de gangrène dont on ne guérit jamais. A vingt-cinq ans, je ne croyais plus, je n'avais plus le droit de croire à rien. Aujourd'hui mon cœur se révolte ; je sens en moi une force et des désirs nouveaux... L'ambition m'offre un but et me donne le désir de vivre... Si tu savais qui je suis, Montbars, tu ne t'étonnerais pas de ce qui me reste à ajouter.

—Continue, Laurent.

XII

Le flibustier fit un léger silence et reprit :

—Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est un vaste et florissant empire... des troupeaux d'esclaves... Tu souris, Montbars... Oui, je sais que cette idée était la tienne, que je parais commettre un plagiat... Montbars, réfléchis donc à ce que tu es, toi... un simple gentilhomme.

—Ah ! interrompit Montbars, à quoi bon

continuer cet entretien ? Comment espérer, Laurent, que deux ambitions courant au même but, par le même chemin, puissent jamais s'entendre ?... Il est impossible qu'à un moment donné, et tenté par l'occasion, l'un de nous deux songe, en passant près d'un précipice, à y pousser son rival.

—Laisse-moi poursuivre, Montbars... L'échec que tu as subi, en te montrant à quel point ton pouvoir était fragile, comme on a peu le droit de compter sur le dévouement de la fibuste, a dû modifier tes idées et te donner à réfléchir. Je te le dis sincèrement, je regarde ta partie comme complètement perdue, et j'ajoute que cela me paraît constituer plutôt un bonheur qu'un malheur pour toi... Ton front, si audacieux dans la bataille, n'était pas fait pour porter une couronne. Redeviens ostensiblement ce que tu n'as jamais cessé d'être, un brave et noble gentilhomme. Que te faut-il ? De l'or ?... Tu possèdes déjà une magnifique fortune. Eh bien, à cette opulence, j'ajouterai la somme que tu fixeras toi-même. Dix, quinze millions, si tu le désires. Tu deviendras l'idole de la cour de Versailles. Tu écraseras par un luxe effréné tes rivaux en naissance. Tu parviendras à toutes les dignités, à tous les honneurs... Voyons, ce marché, ce pacte te convient-il ?... Je te jure que, plutôt que d'y manquer, je me ferais massacrer... Mais ne crains rien, pas un des Frères-la-Côte ici présents ne songera à s'opposer à l'accomplissement de ma volonté. Et puis, en supposant même une révolte, improbable de leur part, toi et moi réunis, nous viendrons facilement à bout d'eux. Tu diras : " Jour de Dieu ! " moi : " En avant ! " et mettant l'épée à la main, nous les chargerons de la belle manière. Ils ne sont plus que quinze, en moins de cinq minutes, nous en aurons fini avec eux. J'attends ta réponse.

—Si je ne tenais pas ton existence entre mes mains, dit Montbars avec calme, ta proposition, quoique je sois sans armes, aurait déjà fait éclater une lutte entre nous. Je te répondrai avec toute la modération que me donne la supériorité de ma position sur la sienne. Je ne daignerai pas même te railler sur la riche aumône et sur la jolie perspective de courtisan désœuvré que tu m'offres si généreusement !

Laurent, —et que cette déclaration termine notre entretien, —il n'y a qu'un seul moyen de te sauver ; si tu me refuses, c'en est fait de toi !... Écoute-moi donc à ton tour avec une sérieuse attention, et réfléchis bien profondément avant de te prononcer... Laurent, tu te trompes grossièrement sur mes intentions présentes. J'ai rêvé autrefois, non une couronne, mais un pouvoir absolu, une glorieuse indépendance, c'est vrai. Aujourd'hui, mes désirs ne sont plus les mêmes... J'ai résolu, ou plutôt, j'avais résolu, car je n'appartiens pour ainsi dire plus à la terre, d'employer toutes mes forces, toutes mes facultés à illustrer le règne de Louis XIV, mon maître, à conquérir un nom pur et sans tache dans l'histoire !... Veux-tu me seconder dans mes efforts, devenir mon matelot, mon second ?... J'accepte ton concours !

Du moment où tu seras engagé vis-à-vis de moi par un serment solennel, je jetterai un voile épais sur le passé, j'aurai en toi une confiance sans bornes. Toutefois, je me hâte d'ajouter que tu resteras toujours mes ordres ; que si tu voulais plus tard t'affranchir de mon autorité, tu n'en aurais le droit qu'en renonçant au service de la France ; en un mot, que tu seras le reflet de la gloire dont je serai, moi, le rayon.

—Attends encore. Montbars, avant d'accomplir ton œuvre de mort, dit Laurent. Puisque tu es maître de ma vie, rien ne te presse ! tu m'avertiras, n'est-ce pas, lorsque tu mettras le feu à la mine ?

—Rassure-toi, je n'ai pas encore prié. Que te semble de ma proposition ?

—Oh ! je t'en prie, Montbars, ne parlons plus de cela !... Je te fais des excuses ; je te demande pardon de t'avoir, tout à l'heure, proposé des millions !... Tout accommodement entre nous est, je le reconnais maintenant, une chose impossible ! Les Amériques ne sont pas assez vastes pour contenir deux ambitions !...

—C'est notre mutuelle sentence de mort que tu prononces ?

—Oui, Montbars, notre sentence de mort ! Tu peux prier !

—Et toi Laurent ?

—Moi, je le voudrais ! mais à quoi bon ?

—A quoi bon, Laurent ? à faire disparaître la pâleur qui couvre tes joues... la pâleur de l'effroi ! Reconcilie avec Dieu, tu regarderas la mort d'un œil calme et assuré.

—Oui, c'est possible !... Merci de ton conseil, Montbars !... .

Laurent s'agenouilla et resta pendant près d'un quart d'heure dans une immobilité complète.

Ce laps de temps écoulé, il se releva : un changement si complet s'était opéré dans son visage, qu'il n'était presque plus reconnaissable.

—Ah ! cela me fait du bien, dit-il ; encore une fois, Montbars, merci !

—J'attends que tu me donnes le signal. Est-ce prêt, Laurent ?

Le flibustier interpellé, hésita.

—Montbars, dit-il, j'éprouve une singulière admiration pour toi, je t'estime comme je ne me croyais pas capable d'estimer un homme. Veux-tu que nous mourions amis et rivaux tout à la fois, ? Je serai heureux de te serrer la main.

Laurent s'avança aussitôt vers l'ancien chef de la fibuste qui l'arrêta par un geste énergique et impérieux.

—Laurent, lui dit-il, je vois que la prière ne t'a pas sanctifié : ton pied est déjà dans la tombe, et tu rêves encore une trahison !

—Non, Montbars, tu te trompes ! dit doucement Laurent : tu as été toujours trop sévère pour moi... Je te jure qu'après avoir touché ta main, en signe de réconciliation, je retournerai à ma place sans essayer de te faire changer de résolution. Ce sont mes armes, peut-être, qui t'inspirent des soupçons ? Au fait, tu as le droit de suspecter ma bonne foi ; soit ; je vais jeter mes armes.

Laurent, joignant l'action à la parole, dégraffait la ceinture de cuir qui soutenait ses pistolets, lorsque Montbars se levant vivement, vint à lui, et lui tendant la main :

—Laurent, dit-il, j'ai confiance en ta parole. Pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas fait naître frères ! Unis par les liens du sang, nous aurions à nous deux changé la force du monde.

Laurent prit vivement dans les siennes la main de Montbars et la serra avec un attendrissement véritable.

Un court et solennel silence eut lieu.

—Adieu, Montbars, dit Laurent, plus j'apprécie la noblesse de ton caractère et plus je comprends combien ta mort est indispensable ; ton honnêteté aurait fini un jour par me gagner, et alors je serais devenu ton esclave. Cette idée révolte mon orgueil et rend mes derniers moments faciles et doux... Encore une fois, adieu !

—Au revoir, Laurent, répondit Montbars. Que Dieu, devant qui nous allons comparaître, nous pardonne !

Montbars se dirigea alors vers la place première qu'il occupait, tandis que Laurent, se drapant avec grâce dans son manteau, croisa les bras et prit une pose héroïque, ainsi que faisaient les gladiateurs antiques blessés à mort et attendant le coup fatal.

Déjà Montbars se baissait pour tirer à lui le lieu communiquant à la batterie du mousquet adapté à la mine, lorsqu'à un grand bruit qu'il entendit, il s'arrêta : c'étaient les Frères-la-Côte qui, impatients de contempler les prétendus dix millions détournés de la masse commune par leur ancien chef, accouraient en tumulte.

— Ah ! dit Montbars, à quoi bon envelopper ces malheureux dans notre catastrophe ? Laurent, cours les avertir de ce qui se passe... qu'ils s'éloignent... Peut-être se repentiront-ils un jour !

— Merci de cette marque de confiance, répondit Laurent ; je reviens à l'instant.

Le flibustier s'élança aussitôt à travers l'ouverture qui communiquait à la salle du Trésor.

Lorsque Laurent se présenta devant les Frères-la-Côte, ceux-ci l'accablèrent de questions : Montbars avait-il livré les dix millions ?

— Montbars, leur répondit Laurent, tient notre existence entre ses mains. Nous l'avons lâchement, ignoblement méconnu ; sa vengeance sera terrible. Pas un de nous, s'il le veut, ne sortira vivant de l'Asile.

Ces paroles causèrent aux Frères-la-Côte un étonnement et une émotion qui se changèrent bientôt en stupeur, lors que Laurent les eut mis, en quelques mots, au courant de ce qui se passait.

Pâles, atterrés, les misérables observaient un morne silence.

— Ne tremblez pas ainsi, reprit Laurent, rassurez-vous. Montbars vous méprise trop pour songer à tirer vengeance de votre trahison. C'est lui qui m'envoie pour vous sauver. Partez !

Déjà les Frères-la-Côte s'éloignaient en toute hâte, lorsque l'un d'eux, se ravisant, arrêta ses compagnons.

— Amis, leur dit-il, cette histoire de mine me paraît suspecte... Qui nous assure que Laurent ne veut pas nous tromper et garder pour lui seul les millions de Montbars ?... D'abord, si cette histoire est vraie, comment Laurent se trouverait-il en ce moment parmi nous ?... Montbars ne l'aurait point laissé partir.

— Je me suis engagé par serment à revenir.

— Avec cela que Montbars est payé pour te croire ! Ecoute, Laurent, continua le Frère-la-Côte en baissant la voix, si ton intention n'est pas de nous faire tomber dans un piège, ta position est désespérée, tu ne dois donc reculer devant rien pour en sortir. Laisse-moi, je me charge de te tirer de ce mauvais pas.

— Explique-toi, dit sévèrement Laurent.

— Mon projet est des plus simples. Tu vas entamer à haute voix une conversation animée avec les Frères ; puis, pendant que Montbars, rassuré et distrait par cette discussion, sera sans défiance et ne songera pas à une surprise, je me glisserai en rampant jusqu'à l'entrée de la grotte où il est réfugié, et je lui casserai la tête d'un coup de mousquet.

A peine le Frère-la-Côte achevait de prononcer ces paroles, que Laurent tira son couteau du fourreau, et d'une voix qui retentit, semblable à un rugissement, dans les profondeurs de l'Asile.

— Garde à toi, Montbars ! s'écria-t-il.

— Merci Frère, répondit peu après l'ancien chef de la flibuste, je suis prêt et j'attends.

— Allons, faites passage ! reprit Laurent en s'élançant sur les flibustiers qui s'écartèrent devant lui et le laissèrent s'éloigner sans essayer de le retenir ; je vous donne une demi-heure pour vous mettre à l'abri.

Cette fois, les initiés ne songèrent plus qu'à leur sûreté ; en proie à une panique indescriptible, ils se sauvèrent dans toutes les directions.

— Laurent, dit Montbars lorsque son rival fut de retour auprès de lui, tu viens d'acquiescer toute mon estime... Grâce à un écho adroitement ménagé dans la grotte, ie n'ai pas perdu un mot de la conversation des Frères-la-Côte. Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas douté un seul instant de ta loyauté. Tu possèdes une de ces âmes admirablement trempées qui, une fois revenues au bien, ne peuvent plus retomber dans la fange...

A cet éloge de Montbars, Laurent rougit de plaisir ; jamais aucune des victoires qu'il avait remportées sur les Espagnols ne lui avait fait éprouver une joie égale à celle que lui causa cette approbation !

Pendant la demi-heure qui suivit, les deux rivaux, plongés dans de profondes réflexions, gardèrent tous les deux un religieux silence ! Ni l'un ni l'autre n'essayèrent de renouer, par des concessions qu'ils savaient être impossibles, le fil à moitié brisé de leur existence !

Ce fut Laurent qui, le premier, reprit la parole :

— Montbars, dit-il, je sens mon courage qui faiblit... mon agonie commence... J'aurais pu me dispenser de cet aveu, certain de trouver assez de force dans mon orgueil pour ne pas te laisser deviner mes souffrances ! Mais à quoi bon cette lutte inutile ? pourquoi me priver de la douce et ineffable volupté de me montrer, ma foi ! tel que je suis... Il y a si longtemps que je me grime à plaisir et que je farde mon visage ! je ne veux pas que mon manteau de comédien me serve de linceuil ! Ce serait souiller la majesté de la mort, profaner ma tombe ! Montbars- les Frères-la-Côte, épargnés par ta sublime clémence, sont à présent hors de ton atteinte : qui nous retient de nous élaner dans le néant ?

— De comparaître devant Dieu, veux-tu dire, Laurent ? Rien. Je t'ai promis d'attendre ton signal. Je suis prêt et j'attends.

Laurent se recueillit pendant quelques secondes.

— C'est une mesquine nature que la mienne ! dit-il en poussant un soupir. Ce que j'éprouve, en ce moment, m'explique toutes les violences de mon passé. Personne ne connaîtra jamais, n'est-ce pas, Montbars, le mystère de nos derniers moments ? On ignorera toujours si je suis tombé en raillant la mort ou lâchement prosterné devant elle. Eh bien ! à cette heure suprême, il me semble que les regards du monde entier sont tournés vers moi. Les ténèbres de ce souterrain me paraissent peuplées d'une foule immense accourue pour contempler ma contenance, et avide de savoir comment le beau, le terrible Laurent, saura aborder l'éternité ! Je voudrais mourir en accomplissant une action d'éclat, m'ensevelir dans un triomphe !... Tu as pitié de moi, Montbars, n'est-ce pas ?

— Non, mon frère !... Je déplore que tes puissantes facultés, ton amour pour la gloire, les précieuses qualités de ton esprit aient été annulés par un orgueil mal entendu !... Il y avait en toi l'étoffe d'un grand homme...

— Et le grand homme n'aura été qu'un misérable aventurier ! Singulière analogie que présentent nos deux destinées ! Terminons, Montbars. Veux-tu m'accorder une dernière grâce... avoir pitié de ma faiblesse et me permettre, comme je te le disais tout à l'heure, de m'ensevelir dans mon triomphe ?

— Je n'ai rien à te refuser, mon frère ! que demandes-tu ?

— Que tu me permettes, de mettre le feu à la mine. Il m'est doux de penser que je serai vaincu, que je serai le seul auteur de ma mort !...

— Que ta volonté soit faite, Laurent !

A cette réponse de son ancien chef, Laurent frappa violemment du talon le sol du souterrain.

— Ah ! dit-il avec une expression envieuse et colère, tu l'emporteras donc sur moi jusqu'à la fin ! Nos deux agonies sont volontaires, c'est vrai ; mais la tienne est grandiose de calme, sublime de simplicité. Tandis que moi... moi... le beau Laurent, le capitaine si redouté, — et j'ai le droit d'ajouter si redoutable, — je m'agite, je frissonne, je manque de dignité !... Montbars, adieu... adieu une dernière fois !

Laurent s'avança vers l'ancien chef de la flibuste et lui tendit les bras.

Les deux rivaux restèrent pendant près d'une demi-minute enlacés dans une fraternelle étreinte !

Les battements de leurs cœurs s'entendaient au milieu du silence solennel qui régnait dans le vaste souterrain. Cette scène ne peut se décrire. A partir de ce moment plus une parole ne fut prononcée.

Laurent s'avança d'un pas ferme vers l'endroit où gisait à terre le lieu communiquant à la batterie, le prit d'une main mal assurée, et regarda Montbars.

Montbars avait un doux, triste et résigné sourire sur les lèvres : un instant il parut absorbé dans ses pensées, ne pas avoir remarqué la muette interrogation de son compagnon ; puis, bientôt son œil s'anima, comme à l'approche de la bataille, et de cette voix qui, pendant vingt ans, avait fait trembler les Espagnols et conduit les flibustiers à la victoire :

— Feu ! dit-il.

Une explosion épouvantable, dont rien ne saurait donner une idée, éclata aussitôt !

Les piliers des rochers qui supportaient la voûte du souterrain s'écroulèrent avec une violence inouïe. Une pluie de pierres obscurcit un moment la clarté du soleil ! L'Asile ne présenta plus qu'un amas de décombres et de ruines, l'image du chaos !...

XIII

Pendant que cette immense catastrophe, attribuée encore aujourd'hui à un tremblement de terre, avait lieu, l'escadre des Frères-la-Côte, chargée des riches dépouilles de Carthage, tombait au milieu de la formidable flotte anglaise, dont il a déjà parlé.

Les beaux jours de la flibuste étaient passés ; sa dernière heure allait sonner !

Deux seuls navires de l'escadre française, la *Gracieuse* et le *Jersey* avaient réussi, jusqu'au jour, à échapper aux poursuites de l'ennemi.

De Morvan, nommé capitaine du premier de ces deux navires, plutôt que de tomber au pouvoir de l'Anglais, n'avait pas hésité à braver les fureurs de la tempête ; tandis que le reste de l'escadre était à la cape sèche, il avait conservé une partie de la voilure. Cette manœuvre pouvait faire sombrer la *Gracieuse*, mais le gentilhomme breton préférait la mort à une captivité qui l'eût séparé sans doute à tout jamais de Fleur-des-Bois.

Le douzième jour de son appareillage de Carthage, la *Gracieuse* se trouvait en vue de la partie sud de l'île de Saint-Domingue.

Un soleil resplandissant inondait l'horizon d'une éblouissante lumière ; depuis la veille la tempête avait cessé de sévir. De Morvan, assis sur un banc, à l'arrière, à côté de Fleur-des-Bois, contemplait la jeune fille avec une indéfinissable expression de tendresse.

Jeanne quoiqu'elle eût les yeux baissés, devinait et sentait peser sur elle ce long et passionné regard. L'émotion de la charmante enfant disait assez les sentiments qui l'animaient : son embarras et sa rougeur valaient le plus explicite de tous les aveux ! Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Le cri : " Navire au vent ! " jeté par une

vigie, retira de Morvan de l'espèce d'extase dans laquelle il était plongé.

Il prit une longue-vue et la dirigea vers la voile signalée.

—Oh ! merci mon Dieu ! dit-il, je reconnais ce navire, c'est le *Cerf-Volant*... Nous allons donc avoir des nouvelles de Montbars !

Fleur-des-Bois murmura d'une voix tremblante le nom de Laurent.

—Sois sans inquiétude, ma bien-aimée Jeanne, répondit de Morvan, notre bonheur est l'œuvre de Dieu, aucun événement ne saurait le détruire. L'équipage de la *Gracieuse* connaît la trahison de l'infâme et m'est tout dévoué. Je saurer tirai une juste et éclatante vengeance de la perfidie de ce bandit. Je te le répète, sois sans inquiétude, tu es sous la sauve-garde de mon amour et de mon courage.

—Si tu savais, mon chevalier Louis, combien j'ai soif de tranquillité et de repos, tu ne me parlerais pas ainsi, lui répondit doucement Fleur-des-Bois. Toujours du sang, des luttas, des violences... cela est affreux !... Je t'en supplie, mon chevalier, prenons chas se devant le *Cerf-Volant*.

—Fuir devant Laurent, jamais ! s'écria le jeune homme avec une fureur concentrée. Pardonne-moi, Fleur-des-Bois, ma désobéissance, ajouta-t-il en serrant la main de la charmante enfant dans les siennes ; je ne reculerai devant aucun sacrifice pour satisfaire le moindre de tes caprices ; mais renoncer à punir celui qui a osé t'insulter, te poursuivre de son insolent amour, cela est au-dessus de mes forces ! Non, je ne le puis !... je ne le puis !...

Deux heures plus tard, la *Gracieuse*, couverte de voiles et préparée au combat, envoyait un boulet au *Cerf-Volant* en lui faisant signe de se mettre en panne.

Le navire naguère commandée par Laurent obéit, et une embarcation, se détachant de son bord, accosta bientôt la *Gracieuse*.

L'étonnement de de Morvan et de son équipage fut extrême à la vue de cinq flibustiers qui montaient le canot. Les misérables, les yeux hagards, l'air troublé, la contenance inquiète et craintive, paraissait sous l'oppression d'une grande terreur morale. Il était impossible de reconnaître en eux des flibustiers.

La première question que leur adressa de Morvan, se composait de deux seuls noms : " Montbars et Laurent. "

Ils répondirent :

—Morts tous les deux.

—Morts ! répéta le jeune homme avec une émotion profonde.

A cette nouvelle si imprévue, un religieux silence régna sur le pont. Les Frères-la-Côte comprenaient instinctivement que la chute de ces deux grands capitaines était la fin de la flibuste.

Les Frères-la-Côte que leur magnanimité de Montbars avait épargnés racontèrent alors le lugubre épisode qui s'était passé dans l'Asile. Ils dirent la trahison de Laurent, l'héroïque et désespérée résistance de leur ancien chef ; les quinze cadavres dont il avait jonché le sol ; sa prétendue résignation, puis enfin l'épouvantable et grandiose catastrophe qui avait signalé sa vengeance.

De Morvan ne put retenir ses larmes ; quant à Fleur-des-Bois, elle était d'une pâleur mortelle.

—Oh ! mon chevalier Louis, s'écria-t-elle avec un élan passionné et irréfléchi, penser que si mon état de faiblesse ne t'avait retenu près de moi, tu aurais accompagné Montbars et partagé son sort !

Alain fut le seul parmi les personnes présentes à qui la fin tragique de de Montbars ne causa pas un extrême regret. Le Penmar-

kais était doué d'un esprit essentiellement positif.

—Tiens, murmura-t-il, voilà que monsieur le chevalier fait un magnifique héritage. Nous sommes riches à présent. Au fait, ça n'a pas été sans danger et sans peine. Vais-je donc boire et manger ! Je ne me sens pas de joie. Il faudra que je demande à mon maître qu'il me donne un nègre pour me servir.

Alain ne se trompait pas dans sa supposition. De Morvan, en ouvrant le pli cacheté que Montbars lui avait remis en partant pour poursuivre Laurent, trouva un testament dûment en règle, par lequel son oncle lui léguait sa magnifique habitation du Cap et un million placé sur différentes banques d'Europe.

Quelques lignes bien senties et fort touchantes qui accompagnaient ce legs magnifique prouvaient que le héros de la flibuste aurait pu, s'il avait voulu abandonner ses ambitieux projets, jouir du calme et paisible bonheur que donne l'intimité de la famille.

Cette lettre augmenta les regrets et la douleur du jeune homme ; mais il avait Fleur-des-Bois auprès de lui, l'oubli lui devait être facile.

Une heure plus tard, la *Gracieuse* mettait le cap sur la partie française de Saint-Domingue.

En vain de Morvan proposa aux quinze flibustiers initiés embarqués à bord du *Cerf-Volant* de l'accompagner ; ils refusèrent.

—Nous ne rentrerons, lui dirent-ils, qu'après avoir pris notre revanche sur les Anglais.

—Vos beaux jours sont passés, leur dit le jeune homme ; vous vous croyez encore des flibustiers, vous n'êtes plus que des pirates.

Ce mot était profondément vraie ; l'amiral de Pointis avait accompli le souhait de Louis XIV, la flibuste était morte avec Montbars et Laurent.

Quelques aventuriers essayèrent en vain de la galvaniser, leurs efforts n'aboutirent qu'à des crimes inutiles ; et les écumeurs de mer qui prirent par la suite le nom de flibustiers furent traités par les marines de toutes les puissances comme des bandits qu'ils étaient, c'est-à-dire poursuivis sans relâche et impitoyablement pendus.

Il y a à peine trente ans aujourd'hui que ces pâles imitateurs des grandes traditions de la flibuste désolaient encore, dans les mers des Antilles, le commerce européen.

Depuis l'application de la vapeur, ces parages, jadis si dangereux, offrent une parfaite sécurité.

Toutefois, le nom de Montbars n'a rien perdu de son prestige ; il n'est pas un matelot caboteur des îles, qui, en l'entendant prononcer, ne commence l'interminable série des exploits fabuleux attribués au grand homme de mer.

Montbars est devenu une légende !

A présent, quelques mots pour terminer ce récit.

De Morvan, après une heureuse traversée de dix jours, arriva au Cap.

A peine débarqué, il se rendait à la somptueuse habitation dont il venait d'hériter, lorsqu'un aide-de-camp du gouverneur Ducasse le pria de le suivre au Gouvernement.

De Morvan, accompagnée de Fleur-des-Bois, s'empressa d'obéir.

Ducasse, en voyant entrer le jeune homme, s'avança vivement à sa rencontre.

—Monsieur le comte, lui dit-il avec une solennité qui ne lui était pas habituelle, voici ce que M. l'amiral de Pointis, investi des pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, m'a chargé de vous remettre. Je me hâte d'ajouter que cet acte de justice me cause un sincère et profond plaisir.

A peine de Morvan eut-il jeté les yeux sur

un large parchemin, muni du sceau royal, que lui tendait le gouverneur, qu'il poussa une exclamation de joie et de surprise.

—Mon brevet de capitaine de frégate ! s'écria-t-il. Ah ! c'est trop de bonheur !

Un soupir que Fleur-des-Bois ne put retenir attira l'attention de de Morvan. Il vit Jeanne, la poitrine oppressée, les yeux baignés de larmes.

—Fleur-des-Bois ! ma bien-aimée pourquoi cette émotion ? que signifient ces pleurs ? lui dit-il en l'enveloppant tout entière d'un passionné regard. Qui t'empêche de partager ma joie ? Je suis capitaine de frégate... capitaine de frégate, entends-tu ? Ma gloire sera la tienne... à nous l'avenir ! Mais, répons donc, parle... explique-toi, ma bien-aimée Fleur-des-Bois ! Quelle est la cause de ta tristesse ?

—Ah ! mon chevalier Louis, dit Jeanne d'une voix à peine intelligible et en baissant la tête d'un air confus, je suis jalouse !

—Jalouse ! toi, Fleur-des-Bois !...

—Hélas ! oui, mon chevalier Louis, jalouse de ta gloire !... Oh ! ne te moque pas de mon inexpérience ; cette fois je suis sûre de ne pas me tromper. Je comprends bien toute la portée de mes paroles. L'amour de la gloire conduit à l'ambition... rappelle-toi Montbars... et l'ambition, mon chevalier, rend le bonheur si difficile !...

A cette réponse faite avec un charme irrésistible, un nuage de tristesse obscurcit le front de de Morvan.

L'air soucieux et troublé, il resta pendant près d'une minute plongé dans une grave méditation. Enfin, paraissant prendre son parti :

—Monsieur le gouverneur, dit-il à Ducasse, en lui rendant le brevet royal, soyez assez bon, je vous en supplie, pour vous faire l'interprète auprès de Sa Majesté, de mon éternelle reconnaissance. Je ne me sens pas digne de l'insigne faveur qu'elle daigne m'accorder.

—Êtes-vous fou, de Morvan ? s'écria Ducasse, refuser un brevet de capitaine de frégate !... Réfléchissez !

—Monsieur le gouverneur, ma résolution, conforme au désir de madame la comtesse de Morvan, est irrévocable.

—Qu'as-tu dit, mon chevalier ? s'écria Jeanne toute palpitante, tu m'as appelée de ton nom... la comtesse de Morvan ! Mon Dieu c'est trop de bonheur !

Fleur-des-Bois, par un mouvement irréfléchi et qu'une instinctive pudeur l'empêcha d'achever, s'était d'abord élancée vers le jeune homme.

Elle était si belle ainsi, dans sa confusion et dans son bonheur, que de Morvan, fasciné, ébloui, hors de lui, oublia la présence de Ducasse, et prenant la charmante enfant dans ses bras, il la tint, dans une folle étreinte, longtemps serrée contre son cœur.

Ce fut la voix de Ducasse qui rappela le jeune homme à lui-même.

Le vieux et rude marin était attendri jusqu'aux larmes.

—Comte de Morvan, dit-il, vous avez raison, je vous approuve.

Près d'un siècle plus tard, lorsqu'éclata la révolte des nègres de Saint-Domingue, la mémoire du comte et de la comtesse de Morvan était encore si vénérée et si populaire, qu'elle sauva la vie à leurs arrière-neveux.

FIN

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue LaGauchetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de toutes mes prescriptions pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, extraient aux moyens des procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents, collèges et institutions de bienfaisance.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

LE SAMEDI

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 3 Mars.
Après-Midi et Soirée.

LES ARTISTES FAVORIS

J. DOWLING ET S. HASSON

Avec leur splendide compagnie dans le repertoire suivant :

LUNDI, MARDI ET MERCREDI, APRES-MIDI
ET SOIRÉE,

THE RED SPIDER

JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI, APRES-MIDI
ET SOIRÉE,

NO BODY'S CLAIM

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—*La Compagnie de Variétés de LESTER & WILLIAM.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.



Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduiront nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonneraient de fortes quantités; nous voulons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pourrez payer la différence, \$5.37 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti en Oroid solide, un métal qui ne peut être reconnu de l'or que par des experts; richement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et pleinement garanti. En en prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$39 pour \$5.37, et une pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez :
A. C. ROEBUCK & CO.,
57 & 59 Adelaide St.
East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une joint chaîne en or doublé. Nommez ce journal.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York.